

Dossiers lord Byron

N°13
Lady Byron



Sommaire :

Introduction (p. 3)

Lady Byron muse de Byron :

9 poèmes, 1816-1821 (p. 32)

Byron dans les poèmes de lady Byron :

3 poèmes, 1812-1816 (p. 38)

Dossiers lord Byron.

ISSN 2496-3569

N°13, octobre 2016.

Rédaction et traduction : Davy Pernet.

Mise en page et iconographie : Éditions Fougereuse. Publié en France.

Site : www.editionsfougereuse.com / contact : editionsfougereuse@yahoo.fr.

Tous droits de traduction, de reproduction, et d'adaptation réservés.

Note éditoriale

Après Teresa Guiccioli, et avant un prochain numéro consacré à Augusta Leigh, les *Dossiers lord Byron* poursuivent l'étude des trois femmes les plus importantes dans la vie de Byron, en retraçant l'histoire étonnante et douloureuse d'Annabella Milbanke, devenue lady Byron. Pour ce faire, plutôt que de nous fier aux seuls témoignages de cette dernière, nous avons confronté les points de vue pour proposer une lecture sensiblement différente d'une union qui fut, du début à la fin, un désastre annoncé. Lady Byron ayant également tenu une place dans l'œuvre de son mari, nous avons complété le récit de leurs relations par une liste exhaustive des poèmes qu'elle lui inspira. Nous avons également proposé un choix de ses propres poèmes relatifs à Byron, tous inédits en français.

Bien que nous aurions préféré bénéficier d'une édition complète des lettres de lady Byron, nous reconnaissons notre dette envers Malcolm Elwin, auteur de deux ouvrages indispensables sur le sujet.

Illustrations

Couverture : "Lady Noel Byron" : *Finden's landscape & portrait illustrations to the life and works of Lord Byron* ; Murray, Londres, 1833, vol. 1 ; non paginé.

P. 4 : "Lady Byron" ; origine inconnue ; coll. D. Pernet.

P. 10 : "Seaham Hall, and old church" ; *The London illustrated news*, 26 mars 1853 ; p. 236.

P. 16 : "Miss Boyce" ; *The Ladies' monthly museum*, juin 1808, p. 272.

P. 20 : "The separation, a sketch from the private life of Lord Iron" ; dessin de George Cruikshank ; coll. P. Cochran.

P. 24 : [Lady Byron et Ada] ; *Les Beautés de lord Byron : galerie de quinze tableaux tirés de ses œuvres* ; trad. d'Amédée Pichot ; Aubert & Giralton, Paris, 1839 ; p. 8.

P. 32 : "Lady Byron" ; *The Ladies' monthly museum*, juin 1816, p. 303.

P. 36 : "Donna Inez" ; *Galerie des dames de Byron* ; Charpentier, Paris, 1836 ; non paginé.

P. 39 : "Lord George Gordon Byron" ; Leigh Hunt : *Lord Byron and some of his contemporaries [...]* ; Colburn, Londres, 1828 ; p. 88.

Indications bibliographiques

Anonyme : *A Narrative of the circumstances which attended the separation of Lord and Lady Byron ; remarks on his domestic conduct, and a complete refutation of the calumnies circulated by public writers* ; à compte d'auteur, 1816.

Lady Byron : *A Letter to Thomas Moore, esq., occasioned by his notice of the life of the late right hon. Lord Byron* ; Marsh & Miller, Londres / Constable & co., Edinburgh, 1830.

Harriet Beecher Stowe : "The true story of Lady Byron's married life" ; *Macmillan's magazine*, sept. 1869.

Anonyme : *The True story of Lord & Lady Byron [...]* in answer to Mrs Beecher Stowe ; Hotten, Londres, 1869.

Harriet Beecher Stowe : *Lady Byron vindicated : a history of the Byron controversy, from its beginning in 1816 to the present time* ; Macmillan, Londres, 1870.

John Cam Hobhouse, lord Broughton : *Contemporary account of the separation of Lord and Lady Byron ; also of the destruction of Lord Byron's memoirs* ; tirage privé, Londres, 1870.

Anonyme : *The Stowe-Byron controversy : a complete résumé of public opinion ; with an impartial review of the merits of the case* ; Cooper & co., Londres, 1870.

[John Fox (?)] : *Vindication of Lady Byron* ; Bentley & son, Londres, 1871.

Ralph Milbanke : *Lady Noel Byron and the Leighs : some authentic records of certain circumstances in the lives of Augusta Leigh, and others of her family, that concerned Anna Isabella, Lady Byron, in the course of forty years after the separation* ; tirage privé, 1887.

Ralph Milbanke, comte de Lovelace : *Astarte, a fragment of truth concerning Lord and Lady Byron* ; tirage privé, 1905 ; rééd. augmentée : Christophers, Londres, 1921.

Ethel Colburn Mayne : *The Life and letters of Anne Isabella, Lady Noel Byron, from unpublished papers in the possession of the late Ralph, Earl of Lovelace* ; Constable & Co., Londres, 1929.

Malcolm Elwin : *Lord Byron's wife* ; Macdonald, Londres, 1962.

Malcolm Elwin : *The Noels and the Milbankes : their letters for twenty-five years, 1767-1792* ; Macdonald, Londres, 1967.

Malcolm Elwin : *Lord Byron's family : Annabella, Ada and Augusta, 1816-1824* ; Murray, Londres, 1975.

Myra Stark : "The Princess of parallelograms, or the case of Lady Byron" ; *The Keats-Shelley journal*, vol. 31, 1982.

Joan Pierson : *The Real Lady Byron* ; Hale, Londres, 1992.

Stephen Waddams : *Law, politics and the Church of England : the career of Stephen Lushington, 1782-1873* ; Cambridge U.P., Cambridge, 1992.

James Soderholm : "Annabella Milbanke's Thyrsa to Lord Byron" ; *The Byron journal*, n°21, 1993.

David Herbert : *Lady Byron and earl Shilton : an account of the Leicestershire village of Earl Shilton, together with the neighbouring parishes of Kirkby Mallory and Elmesthorpe, in the nineteenth century* ; Hinckley & district museum, 1997.

Jonathan David Gross : *Byron's "corbeau blanc" : the life and letters of Lady Melbourne* ; Liverpool U.P., Liverpool, 1998.

David Crane : *The Kindness of sisters : Annabella Milbanke and the destruction of the Byrons* ; Harper Collins, Londres, 2002.

Julia Markus : *Lady Byron and her daughters* ; Norton, New York, 2015.

Introduction : Cette fière Femme

« Jamais homme sage ne s'est marié », affirmait Swift. Mais les hommes cherchent rarement la sagesse... Byron — qui, un mois tout juste après son mariage, s'amusait de cette citation — eut tout le reste de sa courte vie pour en vérifier le bien-fondé dans son propre cas. Une petite année avait suffi à faire de la femme qu'il disait estimer le plus au monde sa « pire ennemie », une « Clytemnestre morale », et « l'Instrument de sa destruction »⁽¹⁾. Une petite année avait suffi à pousser l'homme en vue, hier courtoisé et célébré par tous, devenu celui par qui le scandale arrive, à quitter son pays pour échapper au tumulte — pour n'y plus jamais revenir.

Bien sûr, rétrospectivement, tout indique qu'Annabella Milbanke n'était pas la candidate idéale pour une telle union. Elle ne manquait pourtant pas de charme, et encore moins d'intelligence. Mais Byron était, sur le plan affectif, un homme pour le moins compliqué et, durant les années où se forma ce curieux couple, la proie d'une dangereuse dissipation. Les efforts que fit la jeune épouse pour sauver leur mariage ne firent qu'en hâter la dissolution ; ses manœuvres pour sauver ce qui pouvait l'être de l'honneur familial ne firent que générer chez Byron une haine virulente et tenace.

De cette malheureuse expérience résulta tout de même quelques strophes savoureuses.

1. « Une fille unique, et une savante. »

Ce fut le 25 mars 1812, à une *morning party* chez lady Caroline Lamb, qu'Annabella Milbanke vit pour la première fois Byron. Quinze jours plus tôt venaient de paraître les Chants I et II du *Pèlerinage du chevalier Harold* ; tout le pays ne parlait plus que de cet étrange lord poète. La veille seulement, Annabella venait de terminer de lire cet étonnant livre, et avait consigné son impression dans son journal :

Il contient bien des strophes dans le meilleur style poétique. L'auteur est plutôt un peu trop *maniériste*, c'est-à-dire qu'il recherche la variété dans ses tournures. Il excelle dans la peinture des sentiments profonds, et dans les réflexions relatives à la nature humaine.⁽²⁾

Bien qu'elle fit mine de ne pas y attacher d'importance, elle brûlait, comme toutes les autres, de voir en chair et en os l'objet de toutes les attentions. Elle ne lui parla pas ce jour-là, mais elle eut tout loisir de l'observer à la dérobée et, une fois chez elle, de s'adonner à son activité favorite : l'analyse. Elle nota ce soir-là dans son journal :

Sa bouche trahit continuellement l'acrimonie de son esprit. Je le croirais volontiers sincère et indépendant — *Sincère* du moins en société autant qu'il peut l'être, tandis qu'il dissimule la violence de son mépris. Très souvent il cache sa bouche avec ses mains lorsqu'il parle. Il s'avoue lui-même très partial à propos de Musique, et dit qu'il ne peut comprendre comment on peut y être indifférent. Il m'a semblé qu'il essayait de contrôler autant qu'il le pouvait son sarcasme naturel et sa véhémence, afin de n'offenser personne ; mais à certains moments ses lèvres se pinçaient avec dédain, et ses yeux roulaient avec impatience.⁽³⁾

Elle compléta le portrait pour sa mère, le lendemain :

On dit qu'il est infidèle, et je crois la chose probable d'après le caractère général de son esprit. Son poème prouve assez qu'il *peut* sentir noblement, mais il a découragé sa propre bonté. Ses traits sont bien formés — sa lèvre supérieure se redresse vers le nez avec une expression de dégoût impatient. Son regard est incessamment pensif.

Il parle beaucoup, et j'ai entendu une partie de sa conversation, laquelle est très habile, et semble exprimer les *vrais* sentiments de celui qui parle.

Je n'ai pas cherché à lui être présentée, car toutes les femmes lui faisaient stupidement la cour, essayant de *mériter* le fouet de sa Satire. J'ai pensé que la conduite la plus sage était *de ne pas chercher l'offensive*, n'ayant aucun désir de figurer dans ses vers. En outre, je ne puis admirer les talents qui n'ont pas pour objet l'amour de l'homme, ni ne puis être captivée par un Génie incapable de bienfaits. Aussi n'ai-je fait aucune offrande à l'autel du chevalier Harold, même si je ne refuserai de faire sa connaissance si l'opportunité se présente.⁽⁴⁾



Annabella Milbanke.

Comme on le voit, l'auteur de telles lignes n'était pas une jeune femme ordinaire. Née le 17 mai 1792, elle était la fille de Ralph et Judith Milbanke, des nobles propriétaires terriens jouissant de rentes confortables. Ses véritables prénoms étaient Anne Isabella, mais on l'appelait ordinairement Annabella, parfois Bella (Byron raccourcira encore en l'appelant Bell). Fille unique, enfant gâtée, elle avait grandi dans la propriété familiale de Seaham, dans le comté de Durham. Sans jamais aller à l'école, elle avait rapidement trouvé dans les livres des compagnons privilégiés. Studieuse, intelligente, elle avait acquis des connaissances solides et parfois même poussées en philosophie et surtout en mathématiques, sa grande passion. Ces matières dans lesquelles régnait la logique contribuèrent à lui forger un caractère très rationnel, une conscience vive dotée d'un sens de l'analyse aigu. L'« auto-description » qu'elle rédigea à l'âge de 39 ans offre un bon exemple de ce besoin compulsif d'étiqueter et de classer :

Peu de mes plaisirs étaient en lien avec les réalités — monter à cheval est le seul dont je me souviens. Quand je grimpais sur les rochers, ou bondissais sur les dunes avec un apparent délice, je n'étais *pas moi-même*. Soit que j'avais été naufragée, ou que j'essayais de sauver d'autres malheureux — certaines de mes heures se passaient dans les Thermopyles, d'autres en compagnie de l'évêque de Marseille pendant l'épidémie de Peste, ou avec Howard dans l'effroyable cachot. [...]

Vers l'âge de 13 ans, je commençai à exercer mon imagination dans la sphère d'action familiale — à me contraindre moi-même, en raison de principes religieux, à m'occuper de tâches pénibles, et à me soumettre à ce qui était énervant. J'avais de grandes difficultés à me contenir du fait de l'impétuosité et de la sensibilité de mon caractère. Quand on ne me comprenait pas, j'éprouvais de l'amertume et du désespoir — quand on me ridiculisait, un excès de fausse honte — quand on m'accusait injustement, la folie d'un orgueil, au point de me frapper la tête jusqu'à en chanceler. ⁽⁵⁾

Ce qui surprend dans cette démonstration d'impartialité, ce ne sont pas les travers décrits, assez prévisibles de la part d'un enfant unique, mais l'impérieuse volonté de contrecarrer la pente naturelle, de forcer le destin, une volonté de puissance qui n'attendait que le premier obstacle sérieux pour voler en éclats.

En 1812, Annabella ne faisait certainement pas preuve d'autant de lucidité. Certes elle abordait la vie mondaine par la face intellectuelle, mais sa jeunesse, son indéniable beauté, lui conféraient un semblant de normalité qui pouvait encore tromper. Byron lui-même, pourtant excessivement doué pour cerner les personnalités, ne perçut pas d'emblée l'ampleur de cette emprise de l'intellect. Le portrait qu'il fit d'elle dans son journal en novembre 1813, tout lucide qu'il soit dans son ensemble (il suffit de le comparer à l'auto-description citée ci-dessus), trahit l'effet d'un charme certain :

C'est une femme très supérieure, et fort peu gâtée, ce qui est étrange chez une héritière — une fille de 20 ans — pairesse un jour, par droit de naissance — une fille unique, et une *savante* [*en français dans le texte*], qui n'en a jamais fait qu'à sa tête. C'est une poétesse — une mathématicienne — une métaphysicienne, et pourtant, malgré tout cela, très gentille, généreuse, dotée de très peu de prétention. N'importe quelle autre tête aurait tourné avec la moitié de ses atouts, et le dixième de ses avantages. ⁽⁶⁾

Telle était donc l'étrange jeune femme qui s'apprêtait à changer le cours de la vie de Byron. Pour l'essentiel, sa vie d'enfant roi se poursuivait encore largement. Après avoir retardé autant que possible ce qu'elle considérait comme une corvée, elle avait fait ses débuts dans le monde en mars 1810 : bien qu'elle y eût retrouvé sa tante lady Melbourne, sa cousine par alliance Caroline Lamb, et qu'elle y eût croisé quelques personnalités sensationnelles (politiciens, ambassadeurs étrangers...), ce milieu ne l'enchantait guère.

Elle n'y passa pourtant pas inaperçue. Tout un groupe d'admirateurs fidèles se forma autour d'elle, dont certains n'hésitèrent pas à oser la demander en mariage : en juillet 1811, George Eden, futur lord Auckland, tenta sa chance ; il fut imité par William Bankes en décembre 1812. Tous deux furent rejetés, comme le fut un troisième prétendant à l'aura plus prestigieuse encore...

2. « La femme que j'aurais souhaité avoir épousé. »

Byron et Annabella se trouvèrent encore réunis le 13 avril 1812 chez lady Gosford, mais ce ne fut que le lendemain, 14 avril, qu'ils furent enfin présentés. Byron ne semble pas avoir laissé de souvenir à *chaud* de cette première rencontre, mais il aurait affirmé à Medwin près de dix ans plus tard :

La première fois que je vis Mlle Milbanke, ce fut chez lady Melbourne. Ce fut un jour fatal ; je me souviens d'avoir trébuché en montant les marches et d'avoir fait remarquer à Moore, qui m'accompagnait, que c'était là mauvais augure. J'aurais dû prendre au sérieux cet avertissement. En entrant dans le salon j'avisai une jeune dame, habillée plus simplement que le reste de l'assemblée, assise seule sur un canapé. Je la pris pour une personne humble et demandai si mes conjectures étaient justes. « C'est une grande héritière, me dit-il en chuchotant de plus en plus ; vous devriez l'épouser, et faire réparer votre vieille demeure, Newstead. » ⁽⁷⁾

Si l'on en croit Annabella, qui ne mentionne pas la présence de Moore (ils ne seront présentés qu'un an plus tard), ce premier échange eut plutôt lieu chez lady Cowper, une des filles de lady Melbourne. Non bien sûr sans émettre quelques réserves morales, la jeune femme s'en montra enchantée :

Lord Byron et moi avons eu une très agréable conversation — du moins fut-ce mon impression. [...] Lord Byron est certainement très intéressant, mais il lui manque cette calme bienveillance qui seule peut toucher mon cœur. Il est très séduisant & ses manières sont à un degré supérieur celles qu'on attribuerait aux gentilshommes par nature... ⁽⁸⁾

Ils se virent alors presque quotidiennement, au gré des invitations. Et quasi quotidiennement, Annabella rendit compte de leurs échanges et de ses impressions, renforçant en elle un sentiment qu'esquissaient déjà les notes prises avant la présentation, celui que Byron était la proie d'un conflit intérieur, et qu'il pouvait être *sauvé* :

J'ai continué à faire connaissance avec lord Byron, et j'ai été en outre convaincue qu'il éprouve sincèrement de la repentance pour le mal qu'il a fait, quoiqu'il n'ait pas encore décidé (sans aide) d'adopter une nouvelle ligne de conduite & de sentiment.

Je pense que c'est un homme très mauvais, et très bon. Des pulsions de sublime bonté percent sous ses malveillantes *habitudes*.

Il n'a d'autre réconfort que dans la *confiance*, pour apaiser son esprit gravement blessé. Je considère comme un acte d'humanité et un devoir chrétien de ne pas lui refuser la satisfaction *temporaire* qu'il peut tirer de ma connaissance, même si je ne chercherai pas à accroître celle-ci. Il n'est pas pour moi une personne dangereuse. ⁽⁹⁾

Nul doute que ces velléités d'infirmière ou de nonne pesèrent lourdement dans l'échec de leurs relations futures. Certes, elles n'étaient pas dénuées de fondement : d'un naturel moqueur et sarcastique, Byron profitait alors de sa gloire sans précédent pour exprimer de l'intérieur le ressentiment

que lui inspirait une société qui ne l'avait jamais vraiment accepté. Sous le couvert d'amuser la galerie, il se répandait en plaisanteries mordantes ; pour beaucoup, ce faisait partie de sa panoplie de charmeur, mais d'autres purent y voir l'expression de sentiments profonds.

Pour autant, l'attitude d'Annabella relevait bien moins d'une quelconque clairvoyance que d'une lecture romanesque teintée de moralisme. Si Byron avait commis quelques « fautes » (sans doute pensait-elle à son pamphlet *Bardes anglais et critiques écossais*, à certains vers pessimistes, ou à son discours en faveur des ouvriers révoltés), il était loin d'être le seul ; le monde littéraire anglais était alors plutôt animé : Shelley avait publié *La Nécessité de l'athéisme* et *l'Adresse au peuple irlandais*, Moore allait faire paraître ses *Lettres interceptées*. Aucun des actes et paroles de Byron ne justifiait de le classer dans le clan du « mal ». Surtout, rien dans ses déclarations ne laissait supposer qu'il souhaitait s'amender et changer d'attitude. Bien au contraire : c'est en avril, au moment où Annabella écrivait ces lignes, qu'il entamait sa liaison tumultueuse avec Caroline Lamb ; à l'automne, il en entamait une avec lady Oxford, avant une troisième plus sulfureuse encore, à laquelle sera mêlée personnellement Annabella. L'heure n'était pas aux remords.

Trois femmes occupèrent simultanément les pensées de Byron en 1812 : Caroline Lamb, Annabella Milbanke, et lady Melbourne. Il fit leur connaissance presque en même temps, et toute l'année il eut tendance à vouloir mêler leurs sorts. Lady Melbourne, qui avait 61 ans, servit naturellement d'intermédiaire : il lui détailla ses frasques avec Caroline et lui avoua son attirance pour Annabella ; elle l'aïda à rompre avec la première et intercêda auprès de la seconde. Mais Byron établit aussi des rapprochements entre les deux jeunes femmes, en confiant par exemple à l'une son opinion sur les poèmes de l'autre. Des trois, Annabella fut incontestablement la moins bien informée.

Elle n'en continua pas moins à voir fréquemment Byron. Ils se croisèrent aux conférences de Campbell. Au printemps 1812, elle lui soumit quelques-uns de ses poèmes, qu'il trouva très intéressants. Ce ne fut pourtant que lorsque se termina son aventure scandaleuse avec Caroline Lamb (pour lui, car en ce qui la concerna, ce fut plus compliqué) qu'il commença à reconnaître publiquement de l'attirance pour elle. Ces déclarations d'admiration furent partiellement dictées par des motifs tactiques : depuis son retour en Angleterre l'année précédente, Byron pensait de plus en plus sérieusement à se marier, pour des raisons purement sociales ; Annabella était un choix parfait. Sachant qu'elle était courtisée par plusieurs prétendants, il comptait sur sa proximité avec sa tante pour prendre l'avantage sur ses concurrents.

C'est ce qu'il fit, mais à sa manière. Chacun des compliments qu'il adressa indirectement à la jeune femme s'accompagna de propos détachés et ironiques : avant d'affirmer le 13 septembre « je n'ai jamais vu une femme que j'estime autant »⁽¹⁰⁾, il se livrait à des calculs sur leurs moyens de vivre confortablement ; le 18, il enfonçait le clou, en exposant une théorie digne du premier Chant de *Don Juan* :

Vous me demandez « si je suis sûr de moi » ? Je réponds : non — mais *vous* l'êtes, ce que je trouve bien mieux encore. — J'admire Mlle M. parce que c'est une femme intelligente, aimable & de haute lignée, car je conserve encore à ce sujet quelques préjugés hérités de mes ancêtres normands & écossais, concernant le mariage. — Quant à *l'Amour*, c'est fait en une semaine (pourvu que la dame y prenne une part raisonnable), en outre le mariage fonctionne mieux avec de l'estime & de la confiance qu'avec de la romance, & elle est bien assez jolie pour être aimée de son mari, sans être ostensiblement belle au point d'attirer trop de rivaux. — elle me rappelle « Emma » dans la *Griselda* moderne, & quelle que soit celle que j'épouserai, c'est la femme que j'aurais souhaité *avoir épousé*.⁽¹¹⁾

Le 21 enfin, il franchit encore une étape en évoquant plus clairement l'idée d'un mariage, se montrant toujours inquiet de savoir s'il avait la préférence parmi les prétendants d'Annabella :

Avant que je me porte candidat à l'honneur insigne d'un *Népotisme* avec vous, Madame, il serait aussi bien pour moi de savoir si votre nièce n'a pas déjà pris ses dispositions en faveur d'un meilleur enchérisseur, sinon j'en serais heureux plus que tout, ne serait-ce que pour le plaisir de vous appeler *Tante* ! & de solliciter votre bénédiction. — Ma seule objection (à supposer bien sûr que la Dame ait surmonté la sienne) concernerait ma *Belle-maman*, pour laquelle j'ai déjà développé d'instinct une mortelle aversion. — Je manque tristement de pratique pour ce genre de *cour*, & ferai certainement quelques vilaines bourdes ; mais je veux essayer & si cela échoue, n'importe quoi d'autre.⁽¹²⁾

Il n'est pas certain que Byron ait jamais fait de demande officielle. Il semblerait plutôt que lady Melbourne se soit contentée de faire savoir à Annabella qu'il était intéressé. Cette proposition informelle fut faite au tout début du mois d'octobre 1812. Sans surprise, elle fut rejetée. Le principe d'un arrangement dépassionné aurait pu plaire à une calculatrice, trop heureuse de s'octroyer une position sociale enviable, mais certainement pas à une rêveuse sensible à l'apparence des choses au moins autant, sinon plus, qu'à leur vérité. L'élue répondit quelques jours plus tard (le 12 selon Ethel Colburn Mayne) par une lettre adressée à sa tante, mais destinée à être transmise au prétendant : elle y déclinait l'offre en termes très doux, arguant qu'elle n'éprouvait pas, et craignait de ne jamais éprouver, une affection égale à celle qu'il avait lui-même déclarée. Elle joignit à sa lettre un texte intitulé "Caractère de lord Byron", sorte de fiche de synthèse résumant les penchants moraux supposés du poète, qui lui aussi fut transmis à l'intéressé (celui-ci jugea qu'il témoignait davantage « de ses talents [sous-entendu : littéraires] que de son discernement »⁽¹³⁾).

Sans toutefois le plonger dans le désarroi, le refus d'Annabella déçut quelque peu Byron. Il répondit à lady Melbourne dès le 17 octobre : après avoir demandé à sa confidente de faire savoir à la jeune femme que « le sujet ne serait jamais réabordé sous quelque forme que ce soit, quoi qu'il arrive », il lui avoua que « durant le bref suspense » il avait éprouvé « quelque chose ressemblant beaucoup au remords »⁽¹⁴⁾. Il ajouta le lendemain : « Je vous remercie encore pour vos efforts avec ma Princesse des Parallélogrammes, qui vous a causé plus de tracas que l'Hypoténuse [...]. — Ses procédés sont tout à fait rectangulaires, ou plutôt nous sommes deux lignes prolongées à l'infini, côte à côte mais qui ne se rencontrent jamais. »⁽¹⁵⁾

Une page se tournait ; Byron ne se doutait pas que l'histoire ne faisait que commencer.

3. « Tu vois qu'après tout, Mlle Milbanke est la bonne personne. »

Contre toute attente, ce fut Annabella qui prit l'initiative d'une nouvelle étape. Après avoir espéré en vain revoir Byron en société, après avoir essayé de le lui faire savoir par la voie habituelle, elle se décida à lui écrire :

J'ai reçu de lady Melbourne l'assurance que vous éprouviez de la satisfaction à vous souvenir que je vous portais de l'intérêt. Laissez-moi à présent m'expliquer plus amplement sur cet intérêt, avec l'espoir que la conscience de posséder une amie que ni le Temps ni l'Absence ne peuvent éloigner pourra donner à vos regards rétrospectifs une lumière apaisante. Vous avez remarqué la sérénité de ma contenance, mais ce n'est pas la sérénité de quelqu'un qui ne se soucie de rien, et mes perspectives d'avenir ne sont pas dénuées de nuages. Il est dans ma nature de ressentir longuement, profondément, & secrètement, et les affections les plus fortes de mon cœur sont sans espoir. Je vous dévoile ce que je cache à ceux-là même qui pourraient prétendre à mon entière confiance, parce que ce sera la base de l'amitié sans réserve que j'aimerais établir entre nous, parce que vous ne rejetterez pas mes admonitions comme le résultat d'un froid calcul, quand vous saurez que je *peux* souffrir comme vous avez souffert.

Plus tôt dans nos relations, quand j'étais loin de supposer que j'avais votre préférence, j'ai étudié votre caractère. J'avais du sentiment pour vous, et avec vous je ressentais toujours des choses. Vous étiez, comme je l'ai cru, dans une situation d'isolement, entouré d'admirateurs qui ne pouvaient vous estimer, et par des amis à qui vous n'étiez pas cher. Vous étiez soit flatté, soit persécuté. Combien de fois ai-je souhaité que l'état de la société me permît de vous faire part de mes sentiments sans restriction. Comme la langue de la Vérité je n'étais pas trop humble pour juger qu'ils étaient plus dignes de vous que l'hommage mondain de personnes dont le Talent dépassait le mien. Mon intérêt pour votre bonheur n'était pas né d'un aveuglement devant vos erreurs ; j'étais attirée par la force & la générosité de vos sentiments, et je vous honorais pour la pureté de votre sens de la droiture morale, qui ne pouvait être perverti, quoique peut-être mis à l'épreuve par la pratique du Vice. J'aurais aimé réveiller vos propres vertus et leur indiquer un plan d'action précis, car ainsi dirigées, elles vous auraient guidé plus sûrement que n'importe quel conseil extérieur.

Dans une lettre à Ly Melbourne (après que je vous eus informé de mes sentiments) vous avez affirmé votre détermination à rendre votre conduite aussi conforme à mes souhaits que possible, comme si votre affection avait été réciproque. Je réclame à présent que vous teniez cette promesse, et je n'ai pas peur que vous répondiez : « Vous n'en avez pas le droit. » J'en ai

le droit du fait d'un zèle constant et prévenant en faveur de votre bonheur, et du droit que vous m'avez accordé, et que vous ne me retirerez pas de manière déraisonnable. ⁽¹⁶⁾

S'ensuivait une longue exhortation à « faire le bien » et à éprouver « de la bienveillance », que n'aurait pas reniée un prêtre, et un post-scriptum demandant au destinataire de bien vouloir au minimum accuser réception de la lettre.

Byron répondit aussitôt par une lettre presque aussi longue qui ne dut certainement satisfaire qu'à moitié la jeune femme. Tout en faisant preuve d'un grande déférence envers elle, affirmant notamment qu'il ressentait « une certaine fierté à avoir été *refusé* », il y accusait lady Melbourne d'avoir « en quelque sorte outrepassé [ses] intentions en formulant une demande directe » et rejetait habilement la proposition d'Annabella d'être amis : « Je dois être franc avec vous au sujet de l'Amitié — c'est un sentiment au sujet duquel j'aurais du mal à me faire confiance vous concernant — je doute que je puisse m'empêcher de vous aimer — » ⁽¹⁷⁾ Ces explications pour le moins contradictoires déconcertèrent Annabella. Elle répondit à son tour par un court billet où perçait nettement l'amertume. Byron se sentit alors obligé d'infléchir sa position en acceptant, contre sa première intention, le principe d'une correspondance.

Celle-ci dura plus d'un an. Le poète subit un véritable examen moral, Annabella l'interrogeant méthodiquement sur tous les sujets qui lui semblaient cruciaux. Elle commença par lui faire connaître, sous la forme d'une liste numérotée, les qualités qu'elle attendait d'un mari : « 1) Un sens conséquent du Devoir. 2) Des sentiments forts et *généreux*. [...] 4) Ne pas être en proie au soupçon et à la mauvaise humeur *quotidienne*. », etc. ⁽¹⁸⁾ La pirouette par laquelle Byron répondit indique assez le peu d'efficacité d'une telle approche sur lui : « Chère lady Melbourne — je vous retourne le plan d'A. pour choisir un époux, dont je ne dirai rien parce je ne le comprends pas — bien que je doive dire qu'il est exactement tel qu'il doit être. » ⁽¹⁹⁾ Ensuite vinrent des questions sur la religion, qui se poursuivirent jusqu'au printemps 1814, et auxquelles Byron apporta des réponses apparemment satisfaisantes. Mais il se lassa très vite et les lettres s'espacèrent. Fin novembre, il constatait dans son journal : « Quelle drôle de situation et d'amitié que la nôtre ! — dénuée de la moindre étincelle d'amour des deux côtés, et engendrée par des circonstances qui en général conduisent à la froideur d'un côté, et à l'aversion de l'autre. » ⁽²⁰⁾ Il faut dire que cette correspondance était loin d'être sa préoccupation première.

Bien sûr, il poursuivait son activité d'écrivain : le mois de novembre fut consacré à *La Fiancée d'Abydos*, ceux de décembre et de janvier au *Corsaire*, le printemps 1814 à *Lara*. Mais ce qui occupait son esprit était d'une tout autre nature. Au début de l'année 1813, Byron avait renoué les liens avec sa demi-sœur Augusta Leigh, qu'il avait très peu vue avant cela. Très vite, leurs relations fraternelles s'étaient changées en une liaison amoureuse. Le poète ne parlait plus que de partir ensemble vers l'Orient. Et comme il l'avait fait avec toutes ses histoires d'amour, il mit dans la confidence l'incontournable lady Melbourne.

Cette liaison troublante, et l'aveu fait à « la tante », eurent un poids décisif dans l'histoire du couple Byron. Après avoir vu son protégé traverser non sans mal la scandaleuse affaire Caroline Lamb, elle le voyait à présent s'empêtrer dans une histoire aux conséquences plus imprévisibles encore. Elle acquit bientôt la certitude que la seule échappatoire était un mariage, comme de son côté s'en convainquit Augusta. Byron se rangea à leur avis. Tout d'abord, lady Melbourne ne l'incita pas à porter son choix sur Annabella plutôt qu'une autre — jusqu'au dernier moment, Byron eut des vues sur Charlotte Leveson-Gower, une amie d'Augusta —, mais en voyant que la liaison incestueuse s'éternisait, et que d'autre part il semblait avoir de l'affection pour sa nièce, elle prit fait et cause pour cette union.

Il est difficile de démêler ce qui précipita les événements. Plusieurs facteurs jouèrent sans doute un rôle conjoint, bien que distinct. Tout d'abord, comme en 1812, la pression de la concurrence contribua à décider Byron à passer à l'offensive. Le 3 mars 1814, il répéta à Annabella la rumeur qui lui était parvenue le jour même selon laquelle il avait été refusé une seconde fois. Contre son habitude, celle-ci lui fit une réponse amusée, mais claire, qui ne manqua pas de l'encourager :

Quant au bruit, il est juste assez absurde pour susciter un sourire — faux quant au *nom*, aussi bien que quant au *nombre*. En évitant la possibilité d'être en situation de refuser, je ne peux considérer que j'ai refusé. Ceux qui accordent du crédit à de telles histoires doivent bien peu vous connaître. ⁽²¹⁾

Le poète n'en continua pas moins, jusqu'au bout, à croire aux chances d'un rival.

Mais surtout, ce fut la manie analytique d'Annabella qui hâta le dénouement. Les deux correspondants ne s'étaient pas revus depuis l'été 1812 ; au fil des mois, leurs esprits s'échauffèrent quelque peu. Byron éprouva le besoin de mettre un peu d'humanité dans cette amitié épistolaire. Il écrivit à Annabella le 15 mars 1814 : « Vous ne savez pas combien je souhaite vous voir — car il y a tant de choses qu'on peut *dire* en un instant — mais qui sont ennuyeuses sur tablettes — »⁽²²⁾ Près d'un mois s'écoula avant qu'Annabella ne réponde ; elle reconnaissait que « la plume n'est pas satisfaisante pour discuter de sujets intéressants »⁽²³⁾ et annonçait à Byron que ses parents seraient très heureux de le recevoir à Seaham. Pour de multiples raisons, cette invitation causa des tracasseries à Byron, qui la repoussa sans cesse. Comme à son habitude, Annabella interpréta ces ajournements (ainsi que les silences de Byron entre deux lettres) comme des *signes*, et son principal souci fut d'éclaircir au plus vite la situation. Ses questionnements amenèrent Byron à s'avancer plus qu'il ne l'aurait fait sans cela, comme en attestent les hésitations qu'il confessa à Augusta ou à lady Melbourne.

Le pas décisif fut franchi en août : le 6, Annabella lui fit part de son inquiétude : « Mon doute est le suivant — et je demande une solution : y a-t-il *quelque* danger que l'affection que vous ressentez pour moi puisse interférer avec votre paix d'esprit ? »⁽²⁴⁾ Byron lui écrivit en retour : « Je vais répondre à votre question aussi ouvertement que possible. — Je vous ai aimée — je vous aime — et vous aimerai toujours — et comme ce sentiment ne dépend pas exactement de la volonté — je ne connais pas de remède et en tout cas n'en trouverai jamais dans le sacrifice de votre bien-être. »⁽²⁵⁾ Mais cette franchise inattendue généra à son tour un malentendu. Annabella comprit parfaitement que Byron s'était mouillé plus qu'il ne le voulait (« [...] Je regrette que mes doutes récents m'aient obligée à vous extorquer l'aveu de sentiments que vous auriez plutôt souhaité que je comprenne d'après vos silences. »⁽²⁶⁾), et elle formula sa réponse d'une manière si contournée que le poète s'y mépris totalement et crut qu'il avait été écarté au profit d'un autre. La correspondance reprit avec plus de cordialité, l'invitation à Seaham étant toujours d'actualité.

Vers le 8 septembre enfin, un événement extérieur vint donner l'impulsion finale : Charlotte Leveson-Gower informa Augusta Leigh, par une lettre empreinte de panique, qu'elle était sur le point d'être fiancée à l'un de ses prétendants. Byron comprit que la jeune femme devrait suivre l'avis de ses parents. La dernière concurrente sérieuse d'Annabella s'effaçait ; d'après ses propres *Mémoires* (brûlés en 1824), Byron dit à sa sœur : « Tu vois qu'après tout, Mlle Milbanke est la bonne personne ; — je vais lui écrire. », et il le fit aussitôt⁽²⁷⁾. Augusta l'incita cependant à bien réfléchir et il hésita quelques heures ; il se décida quand sa sœur déclara que c'était une lettre très bien écrite (à vrai dire, le style ressemblait davantage à celui d'Annabella). Le 14, il reçut d'Annabella une réponse claire et joliment tournée :

Je me suis engagée, et depuis longtemps, à faire de votre bonheur le premier but de ma vie. *Si je peux* vous rendre heureux, rien d'autre n'a d'importance. [...] C'est un instant de joie que j'ai trop désespéré de vivre un jour. Je n'*osais* pas le croire possible, et j'ai encouragé dans la douleur une décision fondée en fait sur la croyance que vous ne souhaitiez pas voir cet instant s'éloigner — que son éloignement ne serait pas bon pour vous.⁽²⁸⁾

Byron répondit en des termes fort semblables, ajoutant quelques compliments ampoulés sans doute dictés par l'excès de joie :

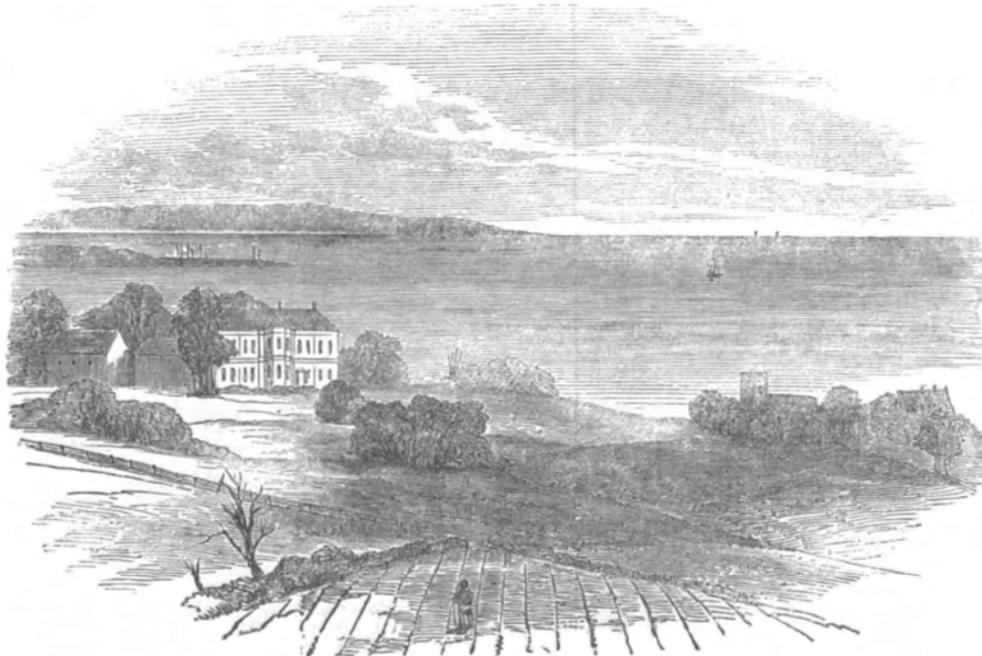
Votre lettre m'a donné une nouvelle existence — je ne m'y attendais pas — et, je n'ai pas besoin de le dire, je m'en réjouis — mais c'est *là* un faible mot pour exprimer mes sentiments présents — et pourtant il vaut n'importe quel autre — car je ne saurais les exprimer de manière adéquate. — Je vous ai toujours considérée comme l'un des premiers parmi les êtres humains — non seulement d'après mes propres observations mais d'après celle des autres — comme quelqu'un qu'il était difficile de ne *pas* aimer — aussi bien qu'à peine possible de mériter ; — je sais votre valeur — & révère vos vertus comme je vous aime et si chaque preuve que je puis vous donner de l'estime qui vous est due peut contribuer à *votre* bonheur — j'aurai assuré le mien.⁽²⁹⁾

Tous les commentateurs ont dénoncé l'idéalisme trompeur dans lequel se complaisait Annabella. Mais en lisant de telles inepties sous la plume d'un écrivain connu pour son sens critique acéré, d'un pourfendeur de l'hypocrisie sociale, on peut légitimement s'étonner. Comment sincèrement voir en Annabella « l'un des premiers parmi les êtres humains » ? Byron lui joua-t-il une comédie, ou se la joua-t-il à lui-même ? Ses lettres à lady Melbourne ou à Thomas Moore confirmeraient plutôt la

seconde option, mais un doute subsiste malgré tout. Il est certain en tout cas que ces propos durent lui paraître bien étranges l'année suivante, une fois qu'il fut descendu de son nuage.

4. « Je n'oublierai jamais ce 2 janvier ! »

Avec les félicitations d'usage, Byron reçut de Sir Ralph une invitation formelle à Seaham. Il fallut bien s'exécuter, cette fois. Cette visite eut lieu du 2 au 16 novembre 1814. Les deux tourtereaux ne s'étaient pas vus depuis deux ans : Annabella trouva les manières et l'apparence de Byron changées ; celui-ci trouva sa fiancée trop silencieuse, et regretta qu'elle fût malade un jour sur deux. Tout en déplorant la longueur de ses histoires, il apprécia la gentillesse de son futur beau-père, mais ressentit immédiatement de l'antipathie pour lady Judith, qui contrôlait tout dans la demeure.



Seaham Hall.

Au cours du séjour eut lieu une scène « pas très différente du style de Caroline » selon Byron ⁽³⁰⁾, prototype de toutes celles qui allaient ponctuer la courte année de vie de couple des Byron. Comme toujours, elle eut pour point de départ le besoin impérieux d'Annabella de comprendre et de tout savoir, un besoin que Byron interpréta au mieux comme un désir de le *sauver*, ce qui ne pouvait que l'agacer, et au pire comme une volonté de lui nuire en perçant ses secrets. Le seul souvenir qu'il en est resté nous vient de lady Byron elle-même :

Un soir, alors que j'étais seule avec lui, je lui demandai gentiment et affectueusement de me *faire confiance* — de me dire ouvertement s'il y avait une raison qui lui faisait attendre notre mariage avec des sentiments altérés — que je ne chercherais jamais à connaître cette raison, mon seul souhait étant d'agir comme sa véritable amie et de prendre sur moi la rupture des fiançailles. Il devint tout livide à mesure que je disais ces mots, chancela, et s'écroula sur le sofa, évanoui.

Des minutes durent s'écouler avant qu'il ne retrouve ses esprits. Il murmura des mots confus de colère & de reproche — « vous ne savez pas ce que vous avez fait ». J'implorai pardon à ses pieds, mais il resta inflexible, pétrifié. ⁽³¹⁾

Cette version colle cependant assez mal avec l'humeur manifestée par Byron dans les trois lettres écrites pendant ce séjour : il s'y montre plutôt optimiste quant aux chances que le mariage se fasse, plaisante et commente comme à son habitude. S'il déplore certains travers chez sa promise, il s'en amuse plus qu'il ne s'en plaint. Rien ne trahit de tels états seconds.

Une chose doit être précisée quant aux récits laissés par Annabella. Comme nous l'avons vu plus haut, dès avant de connaître Byron elle avait pris l'habitude de consigner par écrit ce qui la concernait et de conserver toutes sortes de papiers, faisant des doubles de ses propres lettres. Mais la plupart de ses témoignages relatifs à Byron furent écrits pendant et après la séparation, à la demande de ses avocats, dans le but d'être utilisés à charge contre lui. Il est bien évident que ces circonstances leur enlèvent une part de crédibilité, même si tout ce qu'ils contiennent n'est pas nécessairement faux ou déformé. Portée par son intellectualisme forcené à trouver des significations à chaque fait — « elle tire des conséquences du moindre mot — ou de la moindre altération de ton [...] », remarqua Byron au cours de sa visite ⁽³²⁾ — elle eut systématiquement tendance à surinterpréter les paroles et à dramatiser les actes, donnant aux scènes de dispute une tonalité digne des meilleurs romans gothiques. Son attitude fut probablement assez proche de celle de certaines héroïnes de fiction, amenées à fantasmer sur des secrets réels, mais moins terribles qu'elles se l'imaginaient, et en tout cas nullement dangereux pour elles : le roman de Charlotte Brontë *Jane Eyre*, ou le film d'Alfred Hitchcock *Souçons*, en sont de parfaits exemples.

Le séjour à Seaham aurait dû servir d'avertissement. Mais, par orgueil ou par naïveté, tout le monde voulut y croire. Les choses suivirent leur cours. Le but premier de cette visite avait été de parvenir à un arrangement financier et juridique. Les discussions furent engagées, et se poursuivirent pendant plusieurs mois. Ce fut apparemment Annabella qui demanda à Byron d'écourter son séjour ; il semblerait, d'après ce qu'écrivit Byron quelques semaines plus tard, que les esprits ne furent pas les seuls à s'échauffer : « Quant au fait d'être sous le même toit mais *non* mariés — je crois que l'expérience passée nous a montré l'embarras que cause cette situation — je ne vois rien hormis le purgatoire qui soit plus inconfortable. » ⁽³³⁾

Le mariage fut fixé au 2 janvier 1815, à Seaham. Byron y arriva le 30 décembre, accompagné de son fidèle ami John Cam Hobhouse qui nota dans son journal que le futur marié était « de plus en plus *moins* impatient » ⁽³⁴⁾. Les derniers jours de célibat furent plutôt détendus (une cérémonie « pour rire » fut organisée, avec Hobhouse comme mariée), puis le grand jour arriva.

Le nombre d'invité fut très restreint : Hobhouse fut le témoin de Byron, Richard Wallis, vicaire de Seaham, fut celui d'Annabella ; Augusta ne put pas venir. Annabella fut parfaitement à l'aise (il est vrai que, par autorisation spéciale, la cérémonie avait lieu dans un des salons de la demeure familiale, et que le prêtre n'était autre que son oncle) ; elle prononça haut et fort les paroles attendues. Byron par contre se montra nerveux. Il le reconnut lui-même à plusieurs reprises, et notamment dans le célèbre poème « Le rêve » ; si le « vieux manoir » où se déroule la cérémonie évoque plutôt l'abbaye de Newstead que Seaham Hall, personne ne douta qu'il évoquait là sa propre expérience :

Un changement survint dans l'esprit de mon rêve. L'Errant était de retour. Je le voyais se tenir devant un autel — avec une douce épouse ; elle avait beau visage, mais ce n'était pas celui qui fut la lumière stellaire de son jeune âge. Alors même qu'il se tenait à l'autel, son front prit le même aspect, trembla du même choc que celui qui, dans la solitude de l'Oratoire antique, avait secoué son cœur. Alors, comme à cet instant, se traça un moment sur son visage la tablette d'indicibles pensées ; — et puis cela s'effaça, comme c'était venu ; puis il se tint calme et tranquille, et prononça les vœux de circonstance, mais n'entendait pas ses propres paroles, et toutes choses tournaient autour de lui. Il ne pouvait voir ni ce qui était, ni ce qui aurait dû être. — Seulement le vieux manoir, et son salon bien connu, et les chambres remémorées, et le lieu, le jour, l'heure, le soleil rayonnant, et l'ombre ; toutes les choses se rapportant à ces lieux et temps ; et elle, qui était sa destinée — tout lui revenait ; tous s'imposaient d'eux-mêmes entre la lumière et lui ; que venaient-ils faire là en un pareil moment ? (st. 6)

Byron confirma encore son attitude somnambulesque et son envie d'être ailleurs dans ses discussions avec Medwin :

Je n'oublierai jamais ce 2 janvier ! Lady Byron (il prononçait Byrn) était la seule personne présente à n'être pas inquiète ; lady Noel, sa mère, pleura ; je tremblais comme une feuille, je me trompai dans mes réponses, et après la cérémonie, je l'appelai Mlle Milbanke. ⁽³⁵⁾

Les formalités remplies, les événements s'enchaînèrent rapidement. Mariés à 10 h (11 h d'après Hobhouse), les jeunes époux prirent à midi la route d'Halnaby, le manoir de famille des Milbanke, lieu de leur lune de miel :

Nous nous sommes mariés hier à dix heures selon la pendule — ainsi s’est terminé ce chapitre et bien d’autres commencent. — Bell a fait preuve d’une grande force d’âme pendant toute la cérémonie — moi je suis comme à mon habitude, et votre dévoué neveu. [...] Lady Mil—e était un peu hystérique et plein de bons sentiments — s’agenouiller fut plutôt pénible — et les coussins étaient durs — mais dans l’ensemble cela se passa globalement bien. — Le salon de Seaham servit de scène à notre conjonction — et puis nous avons mis les bouts selon la coutume consacrée, pour aller nous enfermer à deux. ⁽³⁶⁾

5. « *La lune de mélasse est terminée, et je suis réveillé, et me trouve marié.* »

La lune de miel à Halnaby est un moment important dans l’histoire du couple Byron : il marque un point de rupture en matière de critique littéraire. Jusqu’à cette étape, il n’est pas difficile de retracer le parcours du couple, grâce à des documents fiables et suffisamment abondants. Après ce 2 janvier, tout se brouille ; les documents se raréfient et se contredisent, deux versions totalement opposées se disputent l’apanage de la vérité. D’un côté dominant les innombrables récits à charge d’Annabella, qui tentent d’imposer l’image unilatéralement négative d’un homme dépravé, à la limite de la démence. De l’autre, quelques brefs échos dans des lettres, quelques rares témoignages extérieurs viennent apporter une timide contradiction. Tout est fait pour que la première version l’emporte, ou tout au moins vienne contaminer celle de Byron, laissant entendre qu’il n’y eut pas de fumée sans feu.

Malgré leurs réticences éventuelles, tous ceux qui ont raconté l’histoire du couple ont accordé une place centrale aux dépositions d’Annabella. Leur véracité ne résiste guère pourtant à une confrontation méthodique avec les faits connus, aussi succincts et fragmentaires que soient ces derniers. Car il existe suffisamment d’indices pour infirmer presque totalement la thèse de la jeune femme selon laquelle Byron lui aurait fait vivre un enfer dès le début de leur union. Cette version a toutes les apparences d’une réécriture des faits a posteriori, elle est à la fois trop parfaite dans sa trajectoire générale, et trop fragile dans le détail pour être crédible. Un premier indice devrait pourtant susciter la méfiance : curieusement, aucune lettre qu’Annabella aurait pu écrire pendant cette lune de miel ne semble avoir survécu ; ni Ethel Colburn Mayne, ni Malcolm Elwin n’en reproduisent le moindre extrait. Comment croire qu’une fille unique n’écrive pas à sa chère maman lors de ses premières semaines loin d’elle ? Il y a là, pour le moins, quelque chose de suspect. Ces lettres auraient constitué un témoignage indéniablement plus fiable que les souvenirs rédigés après la séparation. Même si la jeune mariée n’y avait pas détaillé toutes ses déconvenues, nous aurions pu y lire des sous-entendus, y déceler des craintes. Sans elles, nous restons dans le doute.

Voici comment Annabella vécut cette lune de miel ; d’après elle, Byron se serait montré irascible dès le premier instant, tenant des propos pleins de menace et de méchanceté :

Aussitôt que nous montâmes dans le carrosse son air devint morose et défiant. Il commença à chanter d’une manière étrange comme il le fait habituellement quand il est en colère et me parla à peine avant que nous n’approchâmes de Durham, où il me dit entre autres choses calculées pour susciter la suspicion : « Vous auriez mieux fait d’épouser —, il aurait fait un meilleur mari pour vous. » En entendant les cloches de Durham sonner joyeusement pour nous, il sembla frappé d’horreur, et dit quelque chose de très amer à propos de « notre bonheur ».

Durant ce voyage il me dit également que l’un de ses principaux objectifs en m’épousant, « bien que je n’en aie rien dit auparavant », était de triompher de ceux qui avaient demandé ma main, ajoutant qu’il n’y avait aucune gloire à obtenir une simple femme du monde, mais que « *duper* une femme comme vous, c’est quelque chose ». Il me prévint de m’attendre à des actes de revanche pour avoir si longtemps refusé de lui donner mon consentement, me signifiant que j’aurais à souffrir pour cela, et que j’aurais mieux fait de ne pas l’épouser du tout.

À l’auberge à Rushyford, il se tourna vers moi avec un regard amer & me dit : « Je me demande combien de temps encore je serai capable de continuer à jouer *le rôle que j’ai joué*. » — ou quelque expression équivalente, me signifiant résolument qu’il avait porté un masque qu’il entendait maintenant jeter bas. ⁽³⁷⁾

Si l’on se fie à la correspondance de Byron au contraire, tout se passa à merveille :

Vous croiriez que nous sommes mariés depuis 50 ans — Bell dort profondément dans un coin du sofa, et je me tiens éveillé avec cette épître — (Le 3 janvier, à lady Melbourne.)

Bell & moi nous entendons extrêmement bien jusqu'ici sans autre compagnie que nous-mêmes — J'ai pris une femme et un rhume le même jour — mais je me suis débarrassé du dernier assez rapidement — Je ne déteste pas cet endroit — c'est l'endroit parfait pour une Lune — il y manquerait seulement une *bibliothèque* — comme cela je pourrais m'amuser — même si je suis seul — J'ai grand espoir que ce mariage fonctionne bien — je n'ai rien trouvé pour l'instant que je souhaiterais changer en mieux — mais le Temps fait des merveilles — ainsi je ne serai pas trop pressé dans mon bonheur. (Le 7 janvier, à lady Melbourne.)

Alors vous voulez savoir pour Madame et moi ? Mais je ne vais pas, comme dit Roderick Ransom, « profaner les chastes mystères de l'Hymen » — satané mot, j'ai failli l'écrire avec un *h* minuscule. J'aime Bell autant que vous aimez (ou avez aimé, scélérat !) Bessy — et cela en dit (ou en disait) long. (Le 19 janvier, à Thomas Moore.)⁽³⁸⁾

Qui croire ? Comment concilier deux visions aussi divergentes ? Comment admettre que Byron ait pu travestir à ce point la réalité, lui qui par ailleurs n'eut jamais peur de décrire ses sentiments et d'exprimer ses pensées ? Plusieurs commentateurs ont mis en avant le manque d'humour d'Annabella, qui put prendre au tragique des phrases que Byron prononça comme des boutades ; d'autres ont accusé sa pruderie et sa bigoterie, mal faites pour s'accorder avec les habitudes libres (et parfois libertines) de Byron. Mais une différence de tempérament ne saurait justifier de telles disparités. L'isolement dans lequel vécurent les jeunes époux ne fait que renforcer cette opacité. Il y eut bien toujours auprès d'eux des serviteurs, mais leur objectivité est sujette à caution, du fait qu'ils furent affectés au service de l'un ou de l'autre. Pour compliquer le tout, nous savons qu'Annabella fit promettre à sa femme de chambre Jane Minns de garder le silence sur ce qu'elle put savoir, promesse qui fut tenue. Quant aux visiteurs éventuels, ils n'eurent évidemment accès qu'à la face présentable des choses. Nous verrons cependant que leurs témoignages ne furent pas tout à fait inutiles.

Byron et sa femme passèrent un peu plus d'une quinzaine de jours à Halnaby. Le 21 janvier, ils regagnèrent ensuite Seaham où ils restèrent jusqu'au 9 mars. Tout montre que l'entente était alors excellente. Le 2 février, Byron écrivait à Moore :

Depuis ma dernière lettre, je me suis transporté chez mon beau-père, avec Madame et la bonne de Madame, &c. &c. &c. et la lune de mélasse est terminée, et je suis réveillé, et me trouve marié. Mon épouse et moi nous accordons jusqu'à l'admiration — et avec admiration. Swift dit que « Jamais homme *sage* ne s'est marié » ; mais, pour un fou, je pense que c'est le plus ambrosiaque de tous les états possibles. Je crois toujours qu'on devrait se marier avec un *bail* ; mais je suis absolument sûr que je renouvellerai le mien à expiration, même si le prochain terme était de quatre-vingt-dix-neuf ans.⁽³⁹⁾

À lady Melbourne, il laissait même entendre que tout se déroulait à merveille sur le plan le plus intime : « La *Lune* est terminée — mais Bell & moi sommes toujours aussi lunatiques — elle fait ce qu'elle veut — et ne m'embête pas — »⁽⁴⁰⁾ Nous savons, par un souvenir des *Mémoires* perdus, que le mariage avait commencé fort, Byron racontant qu'à peine arrivés à Halnaby, il « l'avait prise sur le sofa »⁽⁴¹⁾, et que ce fut aux alentours du 10 mars, soit vers la fin du séjour à Seaham, que fut conçue leur future fille Ada. Lady Judith elle-même, dont Byron avait bien noté l'œil inquisiteur, se laissa charmer par l'image de ce couple tendrement uni :

Les Byron sont revenus ici samedi dernier ; ils vont bien tous les deux, et sont aussi heureux que la jeunesse et l'amour peuvent les rendre. Il semble préférer la quiétude du cercle familial à tout autre, et aucun d'entre eux ne semble pressé d'aller à Londres.⁽⁴²⁾

En vérité, Byron souffrit de cette quiétude, comme il l'avoua à plusieurs de ses correspondants (« Je suis dans un tel état de monotonie et de stagnation », confia-t-il à Moore⁽⁴³⁾), mais il se força à faire bonne figure en attendant de commencer pleinement sa vie de couple. Il faut se souvenir que, pour lui comme pour elle, la vie à deux était une nouveauté. Celle-ci fut sans doute plus difficile pour Byron, qui avait contracté de puissantes habitudes de célibataire. Annabella raconta ainsi (avec des mots extrêmement cruels) qu'il lui laissa le choix de dormir avec ou sans lui le premier soir, ajoutant que la deuxième option lui convenait mieux, ou bien encore qu'il préférerait manger seul. Pourtant, suffisamment d'indices montrent qu'ils furent parfois complices. À Seaham comme à Halnaby, il poursuivit la composition de ses *Mémoires hébreux* : des poèmes inspirés de la *Bible* ne devaient pas déplaire à Annabella, et effectivement, celle-ci l'aidera à faire des copies de presque tous les poèmes. Les

deux époux s'amuserent également à composer des bouts-rimés plutôt drôles et parfois piquants (les deux vers du milieu, puis le premier, sont d'Annabella) :

Ma femme est une mégère gâtée par sa Maman
Oh comme j'ai pitié du pauvre Papa qui se laisse mener.
Le Seigneur nous protège d'une Lune de Miel
Nos soucis commencent nos consolations s'arrêtent aussitôt.

Mon mari est le plus grand nigaud vivant
Je sens que j'ai été fou de prendre femme.

Cette période de calme prit pourtant bientôt fin. Le 12 mars, les Byron arrivèrent à Six-Mile-Bottom, la demeure des Leigh. Annabella fit enfin connaissance de sa plus grande rivale, Augusta.

Il est de nouveau compliqué de se faire une idée juste du séjour chez Augusta. Les témoignages les plus abondants proviennent d'Annabella, et ils sont tous extrêmement négatifs : pour l'essentiel, il s'agit d'une suite de gestes ou de paroles vexatoires émanant d'un Byron déchaîné par la haine. Ils ont tous un but précis : sous-entendre, sans jamais l'exprimer hautement, que le poète entretenait une liaison avec sa propre sœur, accusation grave, dénonciation d'un crime moralement impardonnable, et sensé justifier amplement une séparation. Comme auparavant, aucune des lettres qu'Annabella eût pu écrire durant cette trentaine de jours, ne semble avoir survécu ; et, comme le remarque Malcolm Elwin, les lettres de ses parents ne font aucun écho à un prétendu état de solitude et de désespoir. La correspondance de Byron entre le 12 et le 28 n'a trait qu'à ses problèmes d'argent, et à son idée fixe d'alors : vendre Newstead. Les rares lettres connues d'Augusta vont dans le même sens, montrant plutôt une proximité entre les deux époux : dans l'une, Augusta raconte qu'Annabella essaya d'inciter Byron à répondre à un ami inquiet ; dans une autre, elle se félicite qu'Annabella ne lui mette pas de pression en matière financière.⁽⁴⁴⁾ Le fait que la visite à Augusta n'ait duré que quinze jours ne saurait indiquer quelle en fut l'ambiance.

6. « Peut-être me voyez-vous à mon meilleur. »

Le 29 mars, le couple s'installa enfin dans son nid. Byron avait loué à Londres au 13, Piccadilly Terrace, un appartement sur deux étages, qu'Annabella trouva suffisamment spacieux et confortable. Ils y menèrent une vie essentiellement mondaine, ponctuée de sorties, d'invitations et de visites. On aurait pu croire qu'après les huis clos angoissants qu'elle prétendait avoir vécus depuis le 2 janvier, Annabella aurait été contente de mettre un peu d'espace entre son mari et elle. Il n'en fut rien. Elle n'apprécia pas davantage cette existence pourtant plutôt gratifiante socialement (elle voyait du beau monde), et sa propre mère dut la gronder de ne faire aucun effort : « L'idée que tu trouves *plus confortable* de rentrer à la maison après la représentation, au lieu d'aller à une fête ou à un bal, n'est pas très élégante. »⁽⁴⁵⁾ Les témoignages de visiteurs, les lettres de Byron, montrent pourtant qu'elle sortit tout de même, avec Byron ou seule, sans déplaisir apparent.

Ainsi William Harness, un ami de collègue de Byron, qui avait été ordonné prêtre en 1812, fut-il frappé par la douce harmonie émanant du couple :

Au début de leur vie de mariés, quand ils firent leur retour conjoint dans la société londonienne, rarement on vit deux jeunes personnes semblant plus dévouées l'une à l'autre qu'ils ne l'étaient. Lors des soirées, on le voyait se tenir derrière sa chaise, parlant à peine aux autres personnes, s'empressant de lui présenter ses amis et, s'ils ne s'en allaient pas ensemble, l'accompagnant lui-même jusqu'à son carrosse. Cette démonstration de tendresse, pour autant que me serve ma mémoire, fut admirée et regardée comme exemplaire, même après la naissance de leur fille.⁽⁴⁶⁾

Cette tendresse fut confirmée par George Ticknor, un écrivain américain qui rendit plusieurs fois visite à Byron en juin 1815 :

Tandis que j'étais [dans le hall], lady Byron fit son entrée. Elle était habillée pour sortir et pour se promener et, après s'être arrêtée quelques instants, elle rejoignit son attelage. Lord Byron avait avec elle des manières affectueuses ; il la suivit jusqu'à la porte et lui serra la main, comme s'il n'allait pas la revoir avant un mois.⁽⁴⁷⁾

Une excuse en or pour ne plus sortir s'offrit bientôt à Annabella : vers la mi-avril, elle confirma être enceinte. Déjà souvent malade, les contrariétés des premiers mois de grossesse la coupèrent encore davantage de son mari et de la société. Byron lui-même l'encouragea à se reposer : « Lady B est enceinte de plus de trois mois, et, nous l'espérons, bien partie pour mener à bien cette grossesse. Nous sommes peu sortis cette saison, étant donné que je m'efforce de la tenir au calme dans son état présent. », écrivait-il à Moore en juin. ⁽⁴⁸⁾ Sans avoir été à proprement parler une pomme de discorde, la venue annoncée d'un enfant contribua fortement à l'échec du mariage. Au fil des mois, les deux parents devinrent de plus en plus nerveux. Leurs relations intimes en pâtirent certainement, ce qui compliqua les choses.

Byron n'était pas homme à demeurer tout le jour chez lui à plaindre une femme. Sur le plan littéraire, il avait repris son rythme de croisière : en mars-avril, au gré des visites quasi-quotidiennes du compositeur Isaac Nathan, il acheva l'écriture des dernières mélodies hébreuses ; en mai, il fit ses débuts au sous-comité du théâtre de Drury Lane, où il fut chargé, avec quatre autres comparses, de sélectionner les pièces qui allaient être jouées ; entre juillet et septembre, il écrivit plusieurs de ses poèmes napoléoniens ; en octobre-novembre, *Le Siège de Corinthe* et *Parisina*. Sur le plan social, il fut bien occupé également, faisant la connaissance de Walter Scott, correspondant avec Coleridge, Charles Maturin et Leigh Hunt, voyant fréquemment Hobhouse et Moore.

Annabella vit toute cette agitation d'un très mauvais œil. Il n'est pas difficile de comprendre qu'elle en était jalouse, et qu'elle aurait voulu le garder à la maison. Mécontente de son poste à Drury Lane, elle l'appelait ironiquement « le régisseur ». Quant aux soirées arrosées entre hommes, on devine qu'elle n'en pensait guère de bien, tout en leur reconnaissant une certaine utilité :

Pour ce qui est de chercher un remède dans la dissipation mondaine, c'est ajouter du mal au mal — et c'est pour cette raison que je redoute autant que B s'engage dans cette quête de Gloire, dont les sectateurs sont toujours les victimes de cette misère, dans les intervalles de leurs occupations malfaisantes. En même temps, j'aimerais que son esprit se détourne de lui-même par tous les moyens possibles qui ne le mèneront pas à un accès de Maladie — ⁽⁴⁹⁾

Cette maladie, elle n'hésita plus à la nommer quelques mois plus tard, quand les choses furent définitivement envenimées :

Pendant les quelques trois mois qui précédèrent mon accouchement, il prit l'habitude de boire du Brandy & d'autres liqueurs jusqu'à l'intoxication, ce qui l'amena à commettre de nombreux actes outrageux, comme briser & brûler plusieurs objets de valeur, et le porta à des paroxysmes de rage et de fureur — non seulement terrifiants mais dangereux pour moi dans ma situation — et il en était si bien conscient qu'il me demanda à l'occasion de certains de ces mauvais traitements si l'enfant était mort. ⁽⁵⁰⁾

Cette vision sombre est pourtant en totale opposition avec les nombreux témoignages des camarades de Byron, qui le trouvèrent plus en forme que jamais cette année-là — lui-même aurait affirmé lors d'un dîner chez son éditeur : « Peut-être me voyez-vous à mon meilleur. » ⁽⁵¹⁾ Ainsi James Smith jugea sa conversation « enjouée et joviale », « avec une tendance au sarcasme » ; le capitaine Gronow le trouva « de fort bonne humeur, et empreint d'une gaieté infantile et même turbulente ». Walter Scott garda un souvenir enchanté de son dîner du 14 septembre : « Je n'avais jamais vu Byron si plein de joie, d'espièglerie, d'esprit et de fantaisie : il était aussi taquin qu'un chaton. » ⁽⁵²⁾

Jusqu'en octobre, tout n'alla donc pas si mal que cela. Fin août, Byron rendit visite à Augusta à Six-Mile-Bottom ; Annabella lui écrivit à cette occasion une lettre pleine d'humour et de complicité dans laquelle elle glissa ces mots qui à eux seuls sonnent plus vrais que tous les récits qu'elle rédigea après la séparation : « Vraiment, vraiment, un *vi[lain]* B — vaut mille fois mieux que *pas de B*. » ⁽⁵³⁾ Le retour de Byron à Londres le 4 septembre marqua le début d'une dernière période de bonheur apparent, puis les choses se gâtèrent.

Le basculement dans l'histoire des Byron peut approximativement être daté du mois de novembre, soit au moment où le poète entama une liaison avec l'actrice Susan Boyce, avec qui il était en contact à Drury Lane. Bien que cette liaison fût partie des griefs reprochés à Byron en 1816, elle n'occupa jamais le premier plan dans le scandale de la séparation. Nul doute pourtant qu'elle causa un fort chagrin à Annabella : une blessure d'orgueil qu'elle ne pardonna jamais à son mari. Selon ses dires, c'est par Byron qu'elle en aurait eu connaissance :

Approximativement deux mois avant mon accouchement il prit une maîtresse, chose que j'ignorais jusqu'à ce qu'il me l'apprenne lui-même. Il y avait fait de nombreuses allusions, auxquelles j'avais estimé prudent de rester sourde, jusqu'à ce qu'il me forçât à le savoir de la manière la plus grossière et insultante — disant qu'il ne voulait pas se donner la peine de jouer les hypocrites, qu'en conséquence il pensait que le mieux était de me le dire, déclarant qu'il ne romprait pas cette liaison. Il m'informa soigneusement & malicieusement de ses horaires de visite à cette femme, & sembla éprouver du plaisir à faire allusion à ce sujet devant moi & les autres. Il m'avait déclaré à plusieurs reprises qu'il n'aurait aucun scrupule à se lier avec toute femme qui croiserait son chemin, et me dit que si je n'étais pas satisfaite de sa conduite en cette matière j'avais parfaitement le droit de faire la même chose — ⁽⁵⁰⁾



Susan Boyce.

Comme toujours, tout tient à la manière de raconter, à cette insistance sur la malveillance de Byron (« soigneusement & malicieusement »). Sur le fond, il n'y avait rien là qui puisse justifier une séparation dans un monde où avoir une amante ou un amant était la norme. En 1820, la reine Caroline elle-même fut jugée pour adultère, ce qui lui attira d'ailleurs la sympathie de nombre de ses sujets. Mais Annabella n'était pas ce genre de femme.

Une autre erreur de Byron vint à point nommé compliquer encore la situation : depuis son retour du Grand Tour, il avait vécu à grand frais, multipliant les dettes ; les créanciers venaient à présent réclamer leur dû. Sans succès, il avait essayé à de nombreuses reprises de vendre son domaine de Rochdale ainsi que l'abbaye de Newstead, mais les transactions avaient échoué à chaque fois. Dans l'angoisse de n'être plus en capacité ni de pourvoir aux besoins de sa petite famille, ni de pouvoir continuer à mener un train de vie à la hauteur de sa réputation, il commença à perdre pied. Son ami Hobhouse raconta : « Byron confessa qu'il avait souvent perdu son sang froid avec elle ; il refusa de fréquenter ses amis [à elle] — lui dit qu'elle le gênait — mais il avait alors un problème au foie et une à quatre saisies en même temps chez lui. » ⁽⁵⁴⁾ Et si Annabella n'était pas le genre de femme à prendre un amant, Byron n'était pas le genre d'homme à avouer sa détresse, à plus forte raison sur le plan financier. Pour couronner le tout, un malentendu lui fit croire que lady Judith allait intervenir pour presser la vente de Newstead, ce qu'il considéra comme une ingérence et une insulte en ces temps difficiles. Se sentant pris au piège, il accusa le mariage (et non sa femme) de l'avoir mis dans cette situation. Hobhouse rapporta à ce sujet des paroles très explicites :

[Sa Seigneurie] reconnut que ses ennuis pécuniaires étaient de nature *à le rendre à moitié fou*. Il dit « qu'il y aurait pensé avec moins de gravité *s'il n'avait pas été marié* » — il souhaitait « partir à l'étranger ». [...] Il affirma « que personne ne pouvait savoir par quoi il était passé » ; qu'aucun homme ne devrait se marier — cela doublait toutes ses infortunes, et diminuait toute

ses aises. « Ma femme, ajoutait-il toujours, est la perfection incarnée — la meilleure des créatures vivantes ; mais, faites attention à ce que je dis — *ne vous mariez pas.* »⁽⁵⁵⁾

Sans doute aidé par l'alcool qu'il ingurgitait quotidiennement, il devint la proie de colères répétées. Bien des récits d'Annabella détaillent les scènes qui se jouèrent entre eux ; mais ils n'ont pas le caractère irréfutable de la lettre qu'elle écrivit à Augusta le 9 novembre :

Dieu sait ce que j'ai souffert hier & souffre encore de la confusion de B, qui est de la *pire* sorte. Il quitte la Maison en me disant qu'il part se livrer à toutes sortes de désespoirs — ne m'adresse la parole que pour me reprocher de l'avoir épousé alors qu'il ne le souhaitait pas — et dit qu'en conséquence il est acquitté de tout principe envers moi, et que je dois me considérer comme *seule* responsable des activités vicieuses auxquelles son désespoir le conduiront — et le conduisent déjà. Le fait de sortir & celui de boire sont les plus fatals. Il était vraiment furieux hier — disant qu'il ne se souciait pas des conséquences me concernant, & il semblait impossible de dire si ses sentiments envers vous ou moi n'étaient pas complètement renversés — car comme je vous l'ai dit, il nous aime ou nous hait conjointement. Dieu sait ce qu'il va encore faire. Je trouve dans la pensée religieuse le peu de réconfort & de paix que je puis. Les choses n'ont jamais été aussi sérieuses — je ne veux pas dire les circonstances, car elles s'amélioreront *nécessairement*, mais ses sentiments.⁽⁵⁶⁾

Annabella se montra effectivement longtemps optimiste. Mais les choses ne s'améliorèrent pas, et le dénouement fut rapide et brutal. Preuve de la gravité de la situation, Augusta revint vivre auprès d'eux le 15 novembre. Son aide ne fut sans doute pas inutile, mais nullement suffisante.

7. « Ils sont violents — et je suis têtu. »

Pour qui se fierait uniquement à la correspondance de Byron, l'échec soudain de son mariage aurait tout d'une surprise incompréhensible. Pendant toute l'année 1815, ses lettres furent celles d'un mari consciencieux, n'oubliant jamais d'associer sa femme à ses salutations, ou de donner de ses nouvelles. Il est même quelques lettres de la main d'Annabella. À partir du mois de septembre, il n'y est presque plus question que de l'enfant à naître, mais toujours en des termes positifs. Même la naissance d'Ada y est évoquée avec chaleur (bien que Byron eût plutôt désiré un fils). La première ombre au tableau vint le 6 janvier 1816, avec une lettre dans laquelle il demanda à Annabella de quitter leur appartement de Piccadilly. Encore ne faut-il pas se tromper : la raison était avant tout financière, Byron n'ayant plus les moyens d'en payer le coûteux loyer. Néanmoins, le ton sec de cette lettre (dépourvue de signature et de formule introductive) ne laisse aucun doute sur l'état de délabrement du couple Byron à cette date. D'une certaine manière, cette lettre enclencha le processus de séparation.

Entre la naissance d'Ada le 10 décembre et le 6 janvier, la situation ne fit que s'envenimer, mais tout semblait encore possible aux différents protagonistes. Annabella elle-même reconnut une légère amélioration :

Durant mes trois premières semaines de repos, après que Mme Leigh eut usé de tous les moyens pour réprimer sa violence, il monta me voir un petit moment chaque jour, de meilleure humeur qu'il ne l'avait été les deux mois précédents, mais semblant néanmoins globalement impatient & contraint, & laissant fréquemment percer quelque amère détermination étouffée me concernant — en particulier après qu'il eut obtenu de moi certaines déclarations d'affection & de tendresse. Il me dit plus d'une fois : « Dès que l'enfant & vous serez en état de voyager, je vous enverrai à Kirkby ou à Seaham. », et signifia son intention de vivre à Londres en célibataire — ou de partir loin — cette dernière intention semble avoir constamment occupé son esprit depuis notre mariage.⁽⁵⁷⁾

Le 28 décembre, lady Judith écrivit à Byron une lettre très affectueuse l'invitant à venir se reposer avec sa petite famille à Kirkby Mallory, la nouvelle propriété des Milbanke, devenus en mai 1815 les Noel suite au décès de l'oncle de lady Judith (à la mort de cette dernière en 1822, Byron put lui-même ajouter ce nom de Noel au sien) ; elle lui affirmait qu'il y serait au calme, et libre de faire ce qu'il voudrait.

Le 3 janvier eut lieu une nouvelle scène, au cours de laquelle il aurait affirmé à Annabella : « Une femme n'a pas le droit de se plaindre si son mari ne la bat pas ou ne la retient pas enfermée — et vous

voudrez bien *vous souvenir* que je ne vous ai ni battue ni retenue enfermée. Je n'ai jamais commis d'acte qui m'expose aux sanctions de la Loi — du moins de ce côté de l'Océan. »⁽⁵⁸⁾

Le 13, Byron eut une entrevue avec son cousin George et Augusta, au cours de laquelle il demanda à Annabella de sortir. Selon elle, ce fut le lendemain qu'ils se parlèrent pour la dernière fois :

La nuit avant que je ne quitte Londres, en la présence de Mme Leigh, il dit, de manière très significative : « *Quand nous reverrons-nous tous les trois de nouveau ?* » — à quoi je répondis « *au Ciel j'espère* ». Je le quittai cette nuit dans une violente crise de Pleurs et entrai dans la Pièce où se trouvaient Mme Leigh et Mme Clermont — dans un tel état que j'avais tout à fait perdu la maîtrise de soi dont je fais preuve en général.⁽⁵⁹⁾

Le lundi 15 janvier enfin, Annabella quitta Londres, emmenant Ada avec elle. Elle donna de ce départ un récit pathétique et romantique à souhait :

La nuit dernière je suis tombée dans un profond sommeil, comme c'est souvent le cas, je crois, dans de telles circonstances de grand chagrin. Le matin, je me suis réveillée fatiguée. Je suis descendue — le carrosse attendait à la porte. Je suis passé devant sa chambre. Il y avait un large paillason sur lequel son Terre-neuve avait l'habitude de se coucher. Pendant un instant, j'ai été tentée de me jeter dessus, et d'attendre à tout hasard, mais cela ne dura qu'un instant — et j'ai poursuivi mon chemin. Tel fut notre adieu.⁽⁶⁰⁾

Pourtant, l'affaire fut loin d'être définitivement réglée avec ce départ. Le jour même, puis le lendemain, Annabella écrivit à Byron deux lettres pleines de tendresse et de légèreté. Destinée au « Très cher Canard », celle du 16 se terminait par l'habituelle formule complice « Pippin Pip——ip », d'après le surnom amical d'Annabella, *la Reinette* ; elle n'oubliait pas « la bonne oie », c'est-à-dire Augusta (*Goose*, ou *Gus*, d'après la seconde syllabe de son prénom). Quelques jours à peine après avoir écrit cette lettre, Annabella en regretta le ton chaleureux, craignant qu'il n'infirme la thèse d'un Byron tyran. Ce même 15 janvier, Byron accepta d'être ausculté par le docteur Le Mann ; celui-ci diagnostiqua un problème au foie et conseilla un médicament ; pendant plusieurs semaines, toute la maisonnée espionna Byron pour voir s'il prenait ses pilules. À ce stade de l'histoire, encouragés par ses propres déclarations, beaucoup croyaient encore que Byron allait rejoindre sa femme, faire ses excuses, et changer radicalement de style de vie. C'était sans compter sur les rancœurs des uns et des autres.

Des rumeurs commençaient à circuler dans Londres. Beaucoup n'hésitaient pas à attribuer l'attitude hostile de Byron, non à un désaccord de caractère, mais à une authentique démence. On mentionnait des écarts de conduite au théâtre ou ailleurs ; on rappelait l'histoire avec Caroline Lamb ; on citait même contre lui certains passages de ses poèmes. Ces rumeurs produisirent un effet contradictoire sur les Noel : ils s'en inquiétèrent à titre rétrospectif, imaginant que leur fille et leur petite-fille avaient frôlé la mort, mais ils s'en réjouirent également, voyant rapidement le parti qu'ils pourraient en tirer.

Le tournant définitif eut lieu le 18 janvier. Inquiétée par les dires d'une amie, lady Judith décida d'aller immédiatement à Londres consulter le puissant avocat Stephen Lushington, demandant en même temps à Annabella de mettre par écrits ses souvenirs de vie de couple. Dès lors, toute idée de réconciliation disparut rapidement. Deux clans antagonistes se formèrent ; lady Judith se mit à soupçonner de complicité les rares personnes qui soutenaient Byron ou qui lui trouvaient encore des excuses, parmi lesquels Augusta bien sûr, mais aussi l'avocat Hanson, qui refusait de parler de folie, et même sa propre belle-sœur lady Melbourne, à qui elle s'en prit violemment, lui reprochant de s'être laissée aveugler en 1814 et après. Efficacement conseillée par Lushington (à qui cette affaire rapporta beaucoup d'argent), elle passa plusieurs semaines à accumuler des « preuves ».

De son côté, emportée dans son élan, Annabella n'en finissait plus de faire surgir de sa mémoire mille petits faits sensés conforter la thèse de la démence, désormais seule version admise dans le camp des Noel, à tel point que sa mère dut la réfréner : « Laisse-moi te supplier, au nom du devoir et de l'affection que, je le sais, tu ressens pour moi dans ton cœur, d'essayer de *calmer* ton esprit, et de ne pas voir des *horreurs imaginaires*, quand il en existe tant de *bien réelles*. »⁽⁶¹⁾ Quant à Augusta, tout en croyant encore que le mariage pouvait être sauvé, elle pêchait par excès de sincérité, racontant à Annabella que Byron parlait beaucoup de Frances Webster (pour qui il avait éprouvé un amour apparemment platonique en 1814), qu'il avait passé la soirée à boire avec Hobhouse, ou qu'il envisageait de partir pour le continent avec son ami.

L'acte de rupture officiel prit la forme d'une lettre de la main de Sir Ralph, mais conçue par lady Judith et Lushington, avec copie pour ce dernier. Elle fut expédiée le 28 janvier, parvint le lendemain chez Byron et... fut interceptée par Augusta. Effrayée par la teneur de cette lettre, la douce sœur craignit que Byron ne se sentît submergé par le désespoir et qu'il ne commît l'irréparable. Tout le monde savait qu'il conservait auprès de lui un flacon de laudanum, et un pistolet toujours chargé, et il avait plusieurs fois fait allusion au suicide comme solution à tous ses maux ; même Annabella avait eu peur pour lui. Augusta et le cousin George tentèrent une médiation, ce dernier se rendant à Kirkby, mais les Noel ne voulurent rien entendre ; ils grondèrent sévèrement Augusta pour son initiative. La lettre fut remise à Byron le 2 février ; le jour même il y répliqua de manière très digne et élégante : jugeant qu'il n'avait pas à répondre aux accusations « vagues & générales », il se contenta d'expliquer les faits précis qui lui étaient imputés, affirmant qu'il n'avait pas chassé Annabella, justifiant ses sautes d'humeur par une maladie constante. Il eut la bonté de l'exempter de tout reproche, la peignant comme « l'être le plus aimable » qu'il avait connu. Enfin, il retrouva toute sa superbe en abordant le sujet même du courrier de Sir Ralph :

Cependant je ne vous retiendrai pas plus longtemps que je ne le pourrai — et comme tout cela est important pour votre famille autant que pour la mienne — et constitue une étape sur laquelle on ne peut pas revenir quand elle a été franchie — vous n'attribuerez pas mon ajournement à un quelconque souhait d'infliger douleur ou vexation à vous & aux vôtres : — bien qu'il y ait certains passages de votre lettre — dans lesquels — je me permets de vous le dire — vous vous arroger un droit que vous ne possédez pas actuellement — — pour l'instant du moins — votre fille est ma femme : — elle est la mère de mon enfant — & tant que je n'aurai pas son approbation expresse quant à vos démarches — je prendrai la liberté de douter du bien-fondé de votre intrusion. — Cela sera vite vérifié — & quand ce le sera — je vous soumettrai ma décision — laquelle dépendra directement de la sienne. ⁽⁶²⁾

Il écrivit effectivement le lendemain une courte lettre à Annabella pour lui demander si elle cautionnait effectivement la démarche. Celle-ci répondit froidement à Augusta : « Votre frère désire savoir si mon père a agi avec mon approbation en proposant une séparation. C'est le cas. » ⁽⁶³⁾ Il s'en suivit encore plusieurs échanges entre eux, Byron tentant de susciter en elle un ultime sursaut d'humanité (« N'as-tu donc *jamais* été heureuse avec moi ? », lui demanda-t-il le 8 ⁽⁶⁴⁾), mais Annabella resta inflexible. Hobhouse voulut tenter une médiation, mais elle lui fut refusée tout net ; ses lettres vinrent s'ajouter aux dossiers de Lushington.

Pour couronner le tout, c'est ce moment que choisit la vindicative Caroline Lamb pour propager de terribles rumeurs sur Byron ; tous ceux qui s'en firent l'écho par écrit ne mentionnèrent ces accusations que sous la forme de tirets ou d'astérisques, mais on devine qu'elles visaient les pratiques homosexuelles de Byron en Grèce. L'ex-amante joua un double jeu, écrivant d'abord à Byron pour lui apporter son soutien, puis faisant savoir à Annabella qu'elle entendait prendre son parti dans la lutte qui se menait. Sa stratégie de salissure se retourna contre elle : sachant qui elle était, une partie de l'opinion commença à croire que *tout* ce qui se disait sur Byron n'était que calomnie et que l'échec du mariage ne lui incombait pas tout entier. Les Noel, qui s'étaient d'abord réjoui de cette campagne de rumeurs, regrettaient le tour qu'elle prenait alors : « Le ton consiste maintenant à me couvrir de ridicule en tant qu'enfant gâtée » commentait Annabella le 1^{er} mars. ⁽⁶⁵⁾

Byron fut d'abord atterré par le complot haineux qui se resserrait autour de lui. Hobhouse notait ainsi dans son journal le 12 février : « Byron était tranquille et facétieux — mais quand je lui dis ce que j'avais entendu *dans la rue* ce jour il en fut vraiment abasourdi ! » ⁽⁶⁶⁾ Puis il reprit de la vigueur. « Ils son violents — & je suis têtue — », écrivait-il le 23 février à lord Holland ; « Ils ont misé sur la différence d'estime entre lady B & son mari dans la société — pour prendre un avantage mesquin — sachant que là où il y avait une dissension — tous prendraient naturellement son parti. » ⁽⁶⁷⁾ Il refusait toujours de signer l'acte de séparation, et demandait un entretien avec sa femme, persuadé qu'elle agissait sous influence. Il découvrait enfin le rôle qu'avait joué Mme Clermont, l'ancienne femme de chambre de lady Noel, devenue celle de lady Byron, et qui était restée à Piccadilly depuis le départ de sa maîtresse ; fin mars, il exprima toute sa haine contre cet « espion » dans son poème « Esquisse d'une vie privée » (“A sketch from private life”), qu'il fit imprimer sous forme de plaquette à tirage privé. Pour contrebalancer les « preuves » prétendument accumulées par les Noel, il écrivit à tous ses proches pour leur demander d'attester par écrit qu'il n'avait jamais dit publiquement le moindre mal de sa femme. Beaucoup lui apportèrent leur soutien.

La situation semblait inextricable. Fatiguée, énervée, Annabella n'hésitait plus à montrer son côté sombre. Après avoir, contre l'avis de Lushington, rencontré secrètement Augusta, elle écrivait à ce dernier :

J'ai à présent de fortes raisons de croire que nous obtiendrons le consentement de lord Byron à nos conditions — mais il est nécessaire pour cela de continuer les mesures hostiles.

Mon entretien avec Mme Leigh a produit l'effet désiré. Ma femme de chambre a offert de faire le serment que j'étais retenue à Kirkby *contre mon gré* — (68)

Hobhouse de son côté se démenait. Après avoir demandé à lady Melbourne d'intervenir, il écrivit directement à Annabella, puis tenta de lui faire signer un papier attestant qu'elle désavouait toute rumeur « de cruauté, de négligence systématique et continuelle, d'infidélité flagrante et répétée, d'inceste et de ——— » (69) Ces tirets firent couler beaucoup d'encre. Certains les ont assimilés aux accusations propagées par Caroline Lamb ; d'autres ont voulu y voir la preuve que Byron avait forcé, ou encouragé Annabella à une pratique que la loi et la morale d'alors jugeaient *contre nature*. Cela importait finalement peu, l'accusation d'inceste étant bien suffisante en elle-même. Byron trouva d'ailleurs dangereux de mettre de tels termes par écrit, mais il céda à son ami. Augusta commençait à craindre que son séjour prolongé chez son frère ne soit interprété comme une confirmation des rumeurs ; elle partit le 14 avril, ne sachant pas qu'elle voyait Byron pour la dernière fois.



La séparation des époux Byron vu par Cruikshank.

Depuis le début, le clan des Noel souhait un accord à l'amiable plutôt qu'un procès nécessairement retentissant, dont l'issue n'eût peut-être pas été aussi favorable qu'espérée ; ils firent donc quelques concessions pour amener Byron à accepter une séparation. Une discussion s'engagea ainsi sur les droits d'une des propriétés des Noel, à laquelle Byron et ses conseillers n'entendaient pas renoncer. Ce point demanda plusieurs jours pour être éclairci. Byron se plaignit aussi qu'il ne recevait pas assez de nouvelles de sa fille ; il fallut lui en donner (pendant toute cette période, les Noel vécurent dans la crainte que Byron ne fit enlever Ada ; ils se procurèrent même des pistolets !). La Presse s'était emparée de l'affaire : journaux pro- et anti-Byron s'affrontaient, au risque de divulguer ce qui avait pu jusque-là être gardé secret. Il était temps que cette « guerre » — tel fut le terme employé par Byron dans ses "Stances à [Augusta]" — prenne fin.

Un acte préliminaire avait été signé le 17 mars. Après avoir, suivant les conseils d'Hanson, repoussé autant que possible l'échéance, Byron signa finalement l'acte de séparation le dimanche 21 avril.

8. « *Le Temps et les Événements vengeront un jour ou l'autre sa conduite passée.* »

Ma chère Douce Sœur — Les actes sont signés — ainsi c'est terminé. — Tout ce que je te demande ou désire à ce sujet c'est — que tu ne mentionnes jamais plus ni ne fasses allusion au nom de lady Byron sous quelque forme que ce soit — ou à quelque occasion — sauf en cas de nécessité absolue. — Tu m'informerás au sujet de l'enfant & tu m'écriras à propos de cette chère petite *Da* — & tu la verras quand tu le pourras. ⁽⁷⁰⁾

Tel était l'état d'esprit de Byron le 22 avril, un jour après avoir signé l'acte de séparation, et un jour avant de quitter Londres à jamais.

La logique eût voulu que son histoire commune avec Annabella s'arrêtât là, que chacun tournât la page à sa manière et commençât une nouvelle vie. Cela fut partiellement le cas pour Byron, mais pour Annabella, la lutte se poursuivit jusqu'à la mort de Byron, et au-delà. Il faut préciser que l'acte de séparation n'équivalait pas à un divorce ; les deux époux étaient toujours légalement unis. Byron avait longuement hésité à demander un jugement qui lui aurait été sans doute plus favorable que l'acte de séparation, mais qui l'aurait exposé publiquement ; Annabella et ses avocats, de leur côté, avaient tout fait pour éviter cette éventualité, brandissant de vagues mais inquiétantes menaces. Ils l'avaient emporté par lassitude. Mais si la séparation avait enlevé à Byron beaucoup de ses connaissances, elle ne l'avait pas privé pas de tous ses droits, et il sut bien le rappeler aux premiers intéressés.

Le 25 avril, il prit le bateau pour la Belgique. Ce séjour sur le continent n'avait rien alors de définitif ; le poète souhaitait avant tout fuir, le temps que la colère retombe, la bonne société anglaise, trop largement acquise au « camp adverse ». Pour lui, une autre vie allait commencer. En réalité, elle avait déjà commencé : depuis le début du mois d'avril au moins, il avait une liaison avec Claire Clairmont, la belle-sœur de Mary Shelley. Le jour même où il signa l'acte de séparation, il la reçut dans son appartement. Le lendemain, 22 avril, elle lui présenta Mary, et de ces nouveaux liens naquirent les amitiés dont nous avons retracé l'histoire dans le Dossier n°11. Heureusement pour lui, les Noel n'eurent pas connaissance de cette nouvelle aventure avant la signature de l'acte ; mais ils l'apprirent bel et bien.

En Suisse, en Italie, Byron fit tout pour rencontrer le moins de ressortissants anglais, craignant d'être espionné par les amis de sa femme. Cette paranoïa apparente s'avéra parfaitement fondée : de nombreuses connaissances de lady Byron s'empressèrent de lui rapporter, presque en temps réel, les agissements du poète, quitte à déformer quelque peu la vérité. Ainsi fut-elle informée de ce qu'il fit à Genève : « [Il] ne quitte jamais sa Maison sauf pour aller sur le Lac, et il a de nouveau un *page*. » (allusion à Claire Clairmont) ; comme de ce qu'il fit à Venise : « Il va [chez la comtesse Benzoni] chaque soir après l'opéra. [...] Sa célébrité en tant que poète s'est étendue partout, et sa mauvaise conduite est largement connue ici, car on a demandé à M *s'il n'était pas un vilain personnage, incapable de paraître en Angleterre.* » ⁽⁷¹⁾. Annabella s'empressa à son tour de faire ajouter toutes ces pièces aux dossiers de ses avocats. Car, durant les huit années qui suivirent la séparation, elle vécut dans la double crainte que Byron ne revienne en Angleterre, et qu'il ne réclame la garde de sa fille. Elle resta donc sur un qui-vive permanent, mettant à contribution ses amis, scrutant les écrits et les dires des proches de Byron.

Dans sa quête obsessive, elle sut se concilier un atout de choix en la personne d'Augusta. Après n'avoir pas hésité à compromettre sa belle-sœur au moment de la séparation, au risque de briser son couple et de lui faire perdre sa pension de dame de compagnie de la reine, elle renoua avec elle dès le mois de juin 1816. Très habilement, elle l'amena à douter des sentiments de Byron à son égard, lui laissant entendre qu'il l'avait trahie et qu'elle demeurait au contraire sa fidèle amie. Après avoir hésité à faire promettre à Augusta de ne plus jamais revoir son frère, elle la persuada de lui communiquer les lettres qu'il lui envoyait. Jusqu'à la fin, elle fut donc informée à la meilleure source de tout ce que fit Byron. Comme elle l'affirma à une amie en août, Augusta était « complètement en [s]on pouvoir. » ⁽⁷²⁾ Dans sa perfidie, tout en restant en contact permanent avec sa « chère sœur », elle continua patiemment à rassembler des preuves ou des indices contre elle.

Pendant des années, elle la manipula sans scrupule. Elle l'amena rapidement à s'effrayer des déclarations enflammées que Byron lui envoyait sous forme de lettres ou de poèmes, et Augusta finit par adopter ses points de vue négatifs : en janvier 1817 elle s'imagina que sous l'identité de Marianna Segati, l'une des amantes vénitiennes de Byron, se cachait un homme ! Elle finit par craindre autant qu'Annabella le retour plusieurs fois annoncé du poète ; celui-ci perçut cette crainte, et en fut quelque peu meurtri : « Nous sommes les dernières personnes au monde — qui devraient — ou pourraient cesser de s'aimer l'un l'autre. », dut-il lui rappeler ⁽⁷³⁾. Bien qu'Augusta eût fait promettre à Annabella

de ne pas faire lire ses lettres et celles de Byron à d'autres personnes, cette dernière n'hésita pas un instant à trahir sa promesse, et communiqua tous les échanges à son amie Thérèse Villiers, à Lu-shington et à d'autres. Heureusement pour lui, Byron ne fut pas tout à fait dupe de la confiance trompeuse établie entre sa femme et sa sœur ; Augusta lui avoua qu'elle montrait ses lettres à Annabella. Il profita de ce lien inattendu pour faire savoir à cette dernière tout ce qu'il avait à lui dire (« Tu seras un parfait moyen de communication entre elle et moi. », écrivait-il à Augusta en octobre 1816 ⁽⁷⁴⁾).

Pendant toute l'année 1816, Annabella et le « mariage funeste » ⁽⁷⁵⁾ occupèrent encore largement les pensées de Byron. Dans sa correspondance, et notamment dans ses nombreuses lettres à Augusta, malgré son premier réflexe de ne plus vouloir entendre parler d'elle, il mentionna abondamment sa femme, tantôt pour l'accabler (voir les qualificatifs cités au début de la présente introduction), tantôt pour affirmer qu'il l'aimait encore. En août, Madame de Staël, soucieuse de faire sa bonne action, l'incita à proposer une réconciliation. C'est ce qu'il finit par faire le 1^{er} novembre, sans doute sur les conseils de son avocat, afin de rehausser son image ; sans surprise, Annabella refusa. Suite à ce refus, il durcit le ton, réaffirmant ses droits de père, exigeant d'avoir des nouvelles régulières d'Ada, et stipulant que cette dernière ne devait pas quitter l'Angleterre sans son accord.

Les événements du début d'année influencèrent également sa production poétique (pour plus de détails sur les poèmes inspirés par lady Byron, voir ci-après p. 32). Le 18 mars, après avoir signé l'acte préliminaire, il composa pour Annabella l'un de ses poèmes courts les plus célèbres : “Adieu !” (“Fare thee well !”, littéralement « porte-toi bien ! »). Le poème parut sous forme de plaquette à tirage privé, mais il fut immédiatement reproduit par presque tous les journaux du pays, engendrant une vive polémique. Comme nous le prouve une lettre de son avocat, Annabella éprouva alors de vives craintes :

Vous me pardonnerez de vous dire que pour une fois je dois douter de vos informations. — « Le courant de sympathie s'est retourné contre vous. » En vérité je ne le crois pas. Non, je suis parfaitement convaincu qu'il ne peut en être ainsi. Quand j'ai quitté Londres, les sentiments de tous (à l'exception de quelques très rares personnes qui n'ont pas de sentiments du tout) étaient unanimes en votre faveur, & je ne peux que douter des effets magiques que vous attribuez à “Adieu !” ⁽⁷⁶⁾

Quelques jours plus tard, Byron récidiva en publiant dans les mêmes conditions “Esquisse d'une vie privée”, une féroce diatribe contre la confidente d'Annabella Mary Anne Clermont. Ce poème indigna encore davantage le pays. Emporté par sa rancœur, il s'en prit aussi à son beau-père dans un petit poème daté du 1^{er} avril, “Extrait d'un registre paroissial” (“An extract from a parish register”), qui ne fut publié qu'en 1981 ; l'humour de cette épigramme ne valait pas ce qu'il avait écrit en février à Moore à propos de Sir Ralph : « Lui et moi sommes pareillement punis [...] — je vais être séparé de ma femme ; il va garder la sienne. » ⁽⁷⁷⁾

En Suisse, Byron écrivit encore “Le rêve”, qui faisait écho au 2 janvier, “L'incantation”, possible malédiction contre lady Byron, “Vers écrits en apprenant que lady Byron était malade”, ainsi que les strophes du troisième Chant du *Pèlerinage du chevalier Harold* évoquant Ada. Il fit également allusion à l'ostracisme consécutif au scandale dans les diverses déclarations d'amour qu'il composa pour Augusta, dont les “Stances à —”, qui parurent dans *Le Prisonnier de Chillon et autre poèmes*.

Au cours des années suivantes, les vers évoquant Annabella se firent plus rares et plus discrets. En 1819 parurent néanmoins les deux premiers Chants de *Don Juan* ; personne n'eut de difficulté à reconnaître lady Byron derrière Donna Inez dans le Chant I (il y eut des articles dans les journaux à ce sujet). Byron, pour des raisons juridiques (voir le Dossier n°10), éluda la question de manière ironique :

Les gens ont accusé quelqu'un de l'avoir dépeinte sous les traits de “Donna Inez” — cela t'a-t-il frappé ? — je ne puis dire que je l'ai été. — Il se peut qu'il y ait quelque chose d'elle dans l'allure générale mais l'Espagnole n'était qu'une femme bête — et l'autre est d'un caractère à l'emporte-pièce — ce qui est une tout autre chose. — — Le Temps et les Événements vengeront un jour ou l'autre sa conduite passée, — sans que j'aie à intervenir. ⁽⁷⁸⁾

Annabella, elle, fit semblant de ne pas se reconnaître :

Tout d'abord je suis vraiment soulagée de voir qu'il n'y a rien là-dedans que l'on s'attendrait à ce que je relève, et je suis reconnaissante qu'aucune personne proche ne puisse en être peinée

ou blessée. Quant à moi, je ne pense pas que mes péchés soient d'ordre pharisaïque ou pédant, et je suis tout à fait sûre qu'il ne les voit pas ainsi, mais qu'il se sert des torts dont certains m'affublent, pour donner une couleur plausible à ses accusations. Je dois tout de même avouer que les railleries dans un ou deux passages étaient si bonnes qu'elles m'ont fait sourire — alors les autres sont de tout cœur invités à rire....⁽⁷⁹⁾

Il y avait pourtant dans cette description de quoi faire grincer. Byron n'y était pas allé de main morte : comme tout caricaturiste, il avait forcé le trait, mais le portrait n'en restait pas moins ressemblant, aussi bien dans ses grandes lignes psychologiques que dans certains détails, comme l'histoire de la malle forcée (st. 27). Trois ans plus tôt, dans sa lettre du 14 septembre 1816, Byron avait déjà raconté à Augusta qu'Annabella avait forcé une de ses malles pour y dérober des lettres compromettantes, mais Augusta, sous l'emprise de sa belle-sœur, ne l'avait pas cru, arguant qu'il « avait pu S'IMAGINER qu'une telle mesure avait été prise à l'époque où l'on parlait de démence. »⁽⁸⁰⁾ Il prenait maintenant sa revanche, laissant à la postérité un portrait acerbe que personne ne pourrait plus démentir.

En décembre de la même année, Byron proposa à sa femme de lire les *Mémoires* qu'il venait de confier à Moore. D'abord paniquée par la perspective d'un nouvel étalage de sa vie privée, et malgré une évidente envie de lire les confessions de son mari, elle finit par décliner l'offre par une lettre concoctée avec Lushington :

J'ai reçu votre lettre du 1^{er} janv m'offrant d'examiner des Mémoires relatifs à une partie de votre vie. Je refuse de les inspecter. Je considère la publication ou la circulation d'une telle composition à n'importe quel moment comme préjudiciable au bonheur futur d'Ada. Pour ma part, je n'ai aucune raison de trembler devant une telle publicité — mais, nonobstant les maux dont j'ai souffert, j'en regretterais certaines *conséquences*.⁽⁸¹⁾

Byron balaya ces sous-entendus menaçants avec superbe (il dit plus tard à Medwin que sa réponse était « ce que j'ai jamais écrit de plus sévère ») :

J'ai reçu hier votre réponse datée du 10 mars. Mon offre était honnête, et même le plus méchant des casuistes l'aurait interprétée comme telle. — Je *pourrais* vous répondre — mais il est trop tard, et cela n'en vaut pas la peine. — Quant aux mystérieuses menaces de la dernière phrase — quelle que puisse être leur portée — et je ne prétends vraiment pas les avoir déchiffrées, — je ne saurais y être très sensible même si je les comprenais — car avant qu'elles ne puissent être exécutées — je serai là où « rien ne peut plus l'atteindre ». — Je vous conseille cependant d'avancer la réalisation de vos intentions — car soyez assurée qu'aucun de vos pouvoirs ne peut vous être utile au-delà du présent, — et s'ils le pouvaient je répondrais avec le Florentin —

« Et io, che posto son con loro in croce
.....e certo
La *fiera Moglie*, pui ch'altro, mi nuoce. »

[« Et moi, qui suis mis en croix avec eux [...] il est certain que cette *fière Femme*, plus qu'une autre, m'a nui. »]⁽⁸²⁾

Le poète connaissait alors un regain de vitalité. Son histoire d'amour avec Teresa Guiccioli, commencée en avril 1819 (voir le Dossier n°1), lui apportait une stabilité qu'il n'avait plus éprouvée depuis des années. Dès juillet 1819, il avait mentionné son souhait de divorcer et de se remarier, mais il n'y avait aucune chance que cette éventualité se produisît, ni le comte Guiccioli ni Annabella n'étant prêts à lui faire ce plaisir. Cela ne fit qu'accroître sa haine ; en 1820, il composa encore trois poèmes sans équivoques sur ses sentiments, dont le féroce “Bal de charité”, puis une dernière épigramme le 2 janvier 1821. La même année, le 17 novembre, il envoya à Annabella sa dernière lettre connue ; depuis son départ d'Angleterre, il lui en avait écrit quinze, la plupart relatives à des affaires financières ou liées à Ada. Il cessa tout contact direct après cette date. Pour lui, la page semblait tournée.

La suite est connue : après quelques déambulations à travers l'Italie, Byron s'embarqua pour la Grèce en juillet 1823 ; il y trouva la mort neuf mois plus tard.

9. « Vous me demandez si lady Byron eut jamais de l'amour pour moi — Non ! »

Byron mort, le combat n'avait plus de sens. La logique, la sagesse, eussent voulu que la polémique s'éteignît à jamais. Elle ne fut jamais aussi virulente au contraire. Annabella fut plus naïve qu'on le dit si elle crut un instant que le silence auquel était désormais astreint son mari allait lui permettre d'imposer définitivement sa version de l'histoire ; et ceux qui tout au long du siècle gardèrent leur estime à Byron le furent tout autant s'ils crurent qu'elle allait renoncer.



Lady Byron et Ada dans l'imagination romantique.

Byron mourut le 19 avril 1824. Mais la nouvelle de sa mort ne parvint à Londres que le 14 mai. Elle causa un vif émoi dans toute l'Angleterre. Personne ne saura jamais si Annabella éprouva *sincèrement* de la tristesse en apprenant sa mort, mais on peut raisonnablement en douter. Une lettre qu'elle écrivit à son amie Thérèse Villiers est assez significative à cet égard ; voici comment cette fine psychologue y interprétait les « grosses larmes » qu'Ada versa à cette occasion :

Je crois que ce fut davantage du fait de voir mon agitation, et à la pensée qu'elle avait pu me perdre *moi*, que pour toute autre raison, car que peut être un être qu'elle n'a jamais vu pour une enfant comme elle ? ⁽⁸³⁾

« *Moi* », toujours et encore... Certes, Annabella avait raison sur un point : Ada ne savait presque rien de son père. Il faut dire que durant toutes ces années, sa mère avait tout fait pour cela, faisant disparaître tout objet lié à son souvenir, craignant qu'Augusta ne lui parle de lui les rares fois où elle la vit. À 5 ans et demi, la petite demandait encore « si Grand-papa et Papa étaient la même personne » ! ⁽⁸⁴⁾ Ada avait vécu cloîtrée, loin des autres enfants, n'allant même pas à l'église (elle s'y rendit pour la première fois à l'âge de 7 ans). Sa mère lui fit étudier ses matières préférées, c'est-à-dire les plus rationnelles, celles qui laissaient le moins de place à la sensibilité ; par la suite, Ada devint d'ailleurs une mathématicienne d'exception, et publia des travaux préfigurant la programmation informatique. Cela ne signifie pas pour autant qu'elle ne comprît pas ce qui venait de se passer en ce printemps 1824.

Annabella, pour sa part, savait parfaitement ce que signifiait cette mort. L'« agitation » qu'elle mentionna dans sa lettre pouvait aussi bien se comprendre comme de l'inquiétude face aux décisions qu'elle allait avoir à prendre très vite.

La première qui se présenta concerna les fameux *Mémoires*. Depuis 1819, de nombreuses personnes ne rêvaient que de les faire disparaître, craignant de scandaleuses révélations : Augusta, George Byron, Hobhouse étaient de ceux-là ; Annabella et ses avocats également. Dès le 17 mai, un petit comité de six personnes se réunit chez l'éditeur Murray pour décider du sort du manuscrit. Augusta y fut représentée par Robert Wilmot Horton, Annabella par le colonel Doyle, celui qui avait si judicieusement suggéré la thèse de la démence en janvier 1816. Après un débat assez équilibré, au cours duquel Moore notamment (qui avait lu ces *Mémoires*) put faire valoir ses arguments en faveur d'une publication partielle ou d'une conservation, Doyle fit définitivement pencher la balance. Le manuscrit fut immédiatement déchiré et brûlé. Quand ce sacrilège fut connu publiquement, Annabella expliqua habilement que la décision ne lui en incombait pas ; mais nul ne douta que ce fût exactement ce qu'elle désirait. Le jour même de la destruction, elle fit à Hobhouse une proposition étonnante, mais tout à fait conforme à sa logique manipulatrice ; celui-ci raconta dans son journal :

Je dois mentionner que ce jour j'ai reçu un curieux message de lady Byron, transmis par le capitaine George (lord) Byron. Il disait qu'elle souhaitait que j'annonce que j'allais écrire les Mémoires de lord Byron avec l'aide de sa famille, dont lady Byron, et que cela mettrait fin aux essais de falsification et lui serait particulièrement agréable. ⁽⁸⁵⁾

Un tel projet n'aurait eu en effet que des avantages pour elle. Mais Hobhouse, qui avait voulu préserver la mémoire de son ami en brûlant ses *Mémoires*, n'osa pas pousser l'indécence jusque-là. Annabella resta cependant sur le qui-vive : la destruction du manuscrit privait Moore des 2000 Livres que Murray lui avait promises, et tout le monde savait qu'il n'allait pas renoncer à une telle somme. Une solution fut d'abord envisagée pour l'indemniser : Augusta paierait la moitié de la somme, lady Byron l'autre moitié. Mais cette dernière retira finalement sa proposition, jugeant que le fait d'indemniser Moore reviendrait à reconnaître qu'elle avait joué un rôle dans la destruction du manuscrit. La question resta en suspens jusqu'en 1826.

En attendant, elle eut fort à faire ailleurs. À partir de 1824 commença à paraître une série impressionnante d'ouvrages émanant de proches de Byron ou de personnes l'ayant approché. Presque tous ces recueils de souvenirs, de conversations ou de correspondances lui déplurent, parce qu'ils présentaient une image trop positive d'un Byron spirituel et plaisantin, généreux, concerné par les problèmes de ses amis, etc. Mais ceux qui l'exaspérèrent le plus furent ceux qui faisaient directement allusion au mariage ou à elle.

Ce fut le cas des *Conversations* de Thomas Medwin, parues en 1824. Le livre contenait de nombreuses allusions à Annabella, de simples parenthèses pour la plupart, mais aussi et surtout un long passage résumant toute leur histoire commune, de la première rencontre à la séparation, et même après. Le récit était plutôt honnête ; Byron y reconnaissait même certaines maladresses :

La seule parole cruelle que je souviens lui avoir dite fut prononcée un soir peu de temps avant notre séparation. Je me tenais devant le feu, ruminant à propos de l'embarras de mes affaires, et d'autres ennuis, quand lady Byron vint vers moi et me dit : « Byron, est-ce que je vous gêne ? — à quoi je répondis : « Diablement ! » J'en fus désolé après coup, et me reprochai ce mot : mais il m'avait échappé inconsciemment — involontairement ; je savais à peine ce que je disais. ⁽⁸⁶⁾

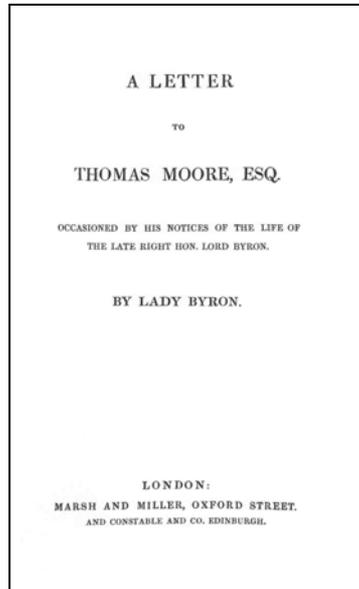
En contrepartie, il n'y épargnait ni sa femme ni sa belle-famille, sans oublier l'« espionne » Mme Clermont (ici appelée Mme Charlment), accusée d'avoir « empoisonné » l'esprit de lady Noel, et d'être l'auteur du fameux vol de lettres. Comme le fit Teresa Guiccioli (voir le Dossier n°1), Annabella annota son exemplaire, confirmant certains faits, en niant d'autres ; ainsi écrivit-elle au sujet du secrétaire forcé : « Totale & entière invention [...] ». Ce fut dans ces *Conversations* qu'il fut pour la première fois fait allusion à la lettre pleine de tendresse du 16 janvier 1816 qui mettait à mal la version officielle d'une fuite salvatrice, et venait au contraire étayer la thèse d'une influence décisive des Noel ; le livre montrait Byron s'amusant de cette lettre et la faisant lire ou la récitant à tout le monde : « Vous pourrez deviner en quels termes nous nous quittâmes d'après le style d'une lettre qu'elle m'écrivit en chemin : vous allez trouver qu'elle commençait de manière plutôt ridicule — *Cher Canard !* »

Enfin, outrage ultime, le chapitre s'achevait sur une condamnation sans appel, un bilan triste et lucide, auquel il est pourtant difficile de ne pas adhérer :

Vous me demandez si lady Byron eut jamais de l'amour pour moi — j'ai déjà répondu à cette question — Non ! J'étais l'homme à la mode quand elle fit ses débuts dans le monde : j'avais la réputation d'être un grand noceur, et j'étais très dandy — deux spécificités qu'apprécient les jeunes dames. Elle m'épousa par vanité, et dans l'espoir de me corriger et de me fixer.

Entre 1824 et 1830 parurent encore de nombreux ouvrages relatifs à Byron, mais ils ne présentaient pas de danger immédiat pour Annabella, quand ils ne lui étaient pas entièrement favorables, tel le *Lord Byron* de Louise Swanton-Belloc. De manière générale, toutes les plumes féminines, partout en Europe et en Amérique, prirent le parti de Madame, tandis qu'une infime partie des écrivains hommes prit la défense de Byron. Moore était de ceux-là. En 1826, le litige au sujet des *Mémoires* se régla enfin : au lieu du véritable texte de Byron, il écrivait une biographie incluant les lettres du défunt, et Murray la publierait. Ce nouveau projet ne manqua pas d'inquiéter lady Byron. Et aussitôt que le livre tant redouté parut en 1830, elle passa à la contre-attaque.

Tous les historiens s'accordent à reconnaître que Moore fit un travail très honnête, se montrant mesuré et soucieux de l'image de son défunt ami (jusqu'à l'excès, puisqu'il censura de nombreux passages de la correspondance). Mais son récit de la séparation comprenait plusieurs points que la « pauvre » Annabella ne pouvait supporter. Ses griefs ont de quoi étonner, puisqu'il n'y avait, au sujet de la séparation, rien dans cette *Vie et lettres de lord Byron* que Medwin n'avait rapporté dans ses conversations ; mais elle n'était pas idiote, et savait que cette biographie, écrite par un écrivain célèbre, et publiée par l'éditeur historique de Byron, aurait nécessairement un grand succès, et propagerait durablement une version des faits qu'elle n'était toujours pas prête à reconnaître.



Dans les jours qui suivirent la parution du premier volume, elle fit publier, contre l'avis de Lushington et du colonel Doyle, chez deux imprimeurs différents, un pamphlet de dix-neuf pages dont elle envoya des exemplaires à toutes ses relations, et même au roi George IV. Cette plaquette contenait une lettre datée du 19 février 1830, dans laquelle elle reprochait à Moore de s'être éloigné de la vérité. Elle s'y plaignait que la correspondance de Byron donnait une mauvaise image de sa famille : « la conduite de mes parents est décrite sous une lumière disgracieuse »⁽⁸⁷⁾ ; elle n'acceptait pas non plus le mot d'« espionne » employé par le biographe au sujet de Mme Clermont ; mais surtout, elle ne pouvait admettre que Moore eût lui aussi évoqué (sans la citer) la « lettre pleine de légèreté et d'affection » du 16 janvier 1816. Pour sa défense, Annabella expliqua que le ton de cette lettre lui avait été suggéré par les médecins qui la conseillaient, afin de ne pas exaspérer le « malade ». Très courtois, Moore offrit à lady Byron d'inclure sa lettre dans le prochain tirage ; la polémique n'en fut pas moins vive pendant plusieurs semaines.

Hobhouse, stupéfait de l'impudence de la démarche (« J'en ai vu assez pour me convaincre que cette femme est soit folle soit totalement indifférente à la vérité. », notait-il dans son journal⁽⁸⁸⁾), hésita à intervenir ; il se contenta de dire quelques mots à Wilmot Horton, lui rappelant qu'à aucun moment Byron n'avait eu peur d'aller en justice comme le prétendait maintenant lady Byron. Sur les conseils de ses amis, il préféra cependant en rester là.

Mais déjà l'inflexible veuve préparait une nouvelle attaque. Fin mars, elle écrivit à Thomas Campbell, un poète qui avait été l'ami de Byron, mais qui jalousait Moore ; après une brève rencontre, elle le retourna complètement. Celui-ci réagit au quart de tour et publia aussitôt un article dans le *New monthly magazine*. Fondamentalement, ces "Notes sur la Vie de lord Byron par M. Moore" n'apportaient rien de nouveau au débat. Enflammé par la révélation qui venait de lui être faite, Campbell se contentait de reprocher à Moore et à tous les soutiens de Byron d'avoir osé douter de l'entière innocence de sa nouvelle amie : « [...] Je ne *croyais* pas lady Byron aussi parfaitement justifiable dans cette séparation que je *sais* à présent qu'elle l'était. »⁽⁸⁹⁾ Annabella lui avait effectivement révélé son grand secret, celui qu'elle rêvait d'éventer depuis près de quinze ans : la liaison incestueuse de Byron et d'Augusta. Comme Annabella l'avait fait avant lui, Campbell multiplia les allusions, tout en affirmant ne pouvoir pleinement s'expliquer. La méthode n'avait guère changé depuis 1816.

Cet acharnement à raviver une vieille polémique ne fit que conforter les uns et les autres dans leurs positions. L'article de Campbell eut néanmoins pour effet de mettre fin aux liens qui unissaient encore Annabella et Augusta ; dépitée par l'ingratitude et le jusqu'aboutisme de sa belle-sœur, cette dernière décida enfin de rompre avec elle : « Qu'a-t-elle à gagner maintenant qu'il ne peut plus lui nuire ni l'oppresser d'aucune manière ? Je crois que rien, même le pire mal, ne saurait justifier que quelqu'un diffame les morts. », écrivait-elle à un ami⁽⁹⁰⁾. Les deux femmes ne se revirent qu'une fois, en 1851, à la demande d'Annabella.⁽⁹¹⁾

Deux ans à peine après l'affaire de la *Vie* de Moore, Annabella reçut une nouvelle carte postale d'outre-tombe. À partir de juillet 1832 commencèrent à paraître les conversations qu'avait recueillies lady Blessington à Gênes en 1823. À première vue, le livre semblait bien moins agressif que celui de Medwin : le ton n'était plus à la camaraderie virile, mais à la psychologie féminine ; les indiscretions revanchardes laissaient place aux beaux sentiments. En plusieurs endroits du livre, l'auteur insistait sur le fait que Byron ne comprenait pas les causes de la rupture, que lady Byron « occupait continuellement ses pensées, et qu'il désirait fort avidement une réconciliation avec elle ». ⁽⁹²⁾ Si de tels propos furent réellement tenus par Byron, il faut les mettre au compte de sa célèbre mobilité d'esprit, de sa propension à dire à ses interlocuteurs ce qu'ils espéraient entendre. Au contraire, le véritable Byron se montrait toujours plus subtil, et plus spirituel, comme dans ce passage où il revenait sur le climat de haine qui avait régné pendant le processus de séparation :

Je fus qualifié de démon parce qu'on voulait que lady Byron fût un ange, et que cela formait une belle antithèse ; *mais hélas !* [*En français dans le texte.*] il n'y a sur Terre ni anges ni démons, bien que la fréquentation de certaines personnes puisse parfois nous amener à croire à l'existence de ces derniers.

La conversation la plus intéressante sur l'échec de son mariage se trouvait cependant plus loin. Byron y expliquait d'une manière fort plausible comment la trop fameuse perfection de sa femme avait été une des causes principales de leur mésentente :

[...] Dans toutes ses pensées, paroles, et actions, c'est la femme la plus convenable qui ait jamais existé, et on doit la voir — ce à quoi, j'imagine, peu peuvent prétendre — comme une dame parfaite et raffinée, même sa *femme-de-chambre* [*En français dans le texte.*]. Cet extraordinaire degré de maîtrise de soi chez lady Byron produisit un effet contraire sur moi. Quand je cédaï, à la moindre provocation, à un de mes incontrôlables accès de fureur, son calme m'agaçait et semblait me faire des reproches ; il lui donnait un air de supériorité qui me vexait, et accroissait ma *mauvaise humeur* [*En français dans le texte.*]. Je suis aujourd'hui plus vieux et plus sage, et je saurais apprécier une telle conduite comme elle le mérite, puisque je considère la maîtrise de soi comme une vertu positive, bien que c'en soit une que je n'ai pas le courage d'adopter.

Lady Blessington, décidément très concernée par le ménage Byron, eut également la chance de se voir confier le manuscrit d'un poème écrit en 1816 et resté inédit jusque-là : "Vers écrits en apprenant que lady Byron était malade". Elle le publia dans son recueil, « non sans quelque répugnance » ; Annabella en effet ne dut guère être satisfaite de cette exhumation tardive.

Byron était décidément à la mode. En 1833 parurent les *Conversations sur la religion avec lord Byron et d'autres* recueillies par le docteur Kennedy, avec qui le poète s'était entretenu en Grèce très peu de temps avant de disparaître. Comme lady Blessington, Kennedy (qui était mort quand parut son livre) avait cherché à ramener la brebis égarée dans le droit chemin, essayant de le convaincre de

revenir à la religion de son enfance et de renier ses erreurs ; il n'y parvint pas davantage que la belle lady, mais restitua avec plus de véracité ses discussions. En ce qui la concernait, Annabella put découvrir un énième résumé de la séparation montrant un Byron très fair-play, se disant ouvert à une réconciliation (p. 141-143), mais aussi des échanges moins flatteurs pour elle. Discutant du jugement dernier, Byron affirmait ainsi quelques pages plus haut :

« Je sauverais, s'écria Sa Seigneurie, ma sœur et ma fille, et quelques-uns de mes amis — et quelques autres, et laisserais le reste se débrouiller tout seul. » « Et votre femme aussi, m'exclamai-je. » « Non, dit-il. » « Mais, votre femme, vous voudriez certainement sauver votre femme ? » « Eh bien, dit-il ; je la sauverais aussi, si vous voulez. »⁽⁹³⁾

Les années 1840 et 1850 furent moins fécondes en exhumations. Byron était quelque peu oublié au profit d'autres poètes. Annabella put vieillir tranquillement. En 1839, Ada lui fit cadeau d'un petit-fils, Ralph, lequel choisit plus tard de porter le nom de Milbanke plutôt que celui de Byron. En 1851, en présence de leurs avocats, elle rencontra pour la dernière fois Augusta ; l'entrevue fut glaciale. Elle mourut le 16 mai 1860, à l'âge de 68 ans. Preuve ultime de fidélité, elle fut enterrée à côté de la tombe de plusieurs membres de la famille Lushington. Trente-six ans s'étaient écoulés entre la mort de Byron et la sienne. Durant ces longues années, elle s'était tenue scrupuleusement au courant de tout ce qui se publiait sur le poète et sur l'affaire du mariage, archivant minutieusement chaque document. L'opinion lui était restée globalement favorable, mais son défunt mari jouissait d'une aura trop grande encore pour son propre ego.

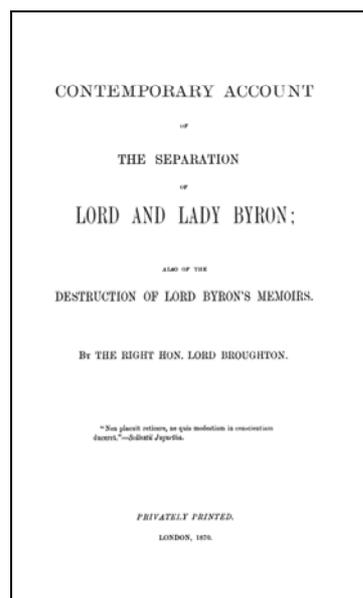
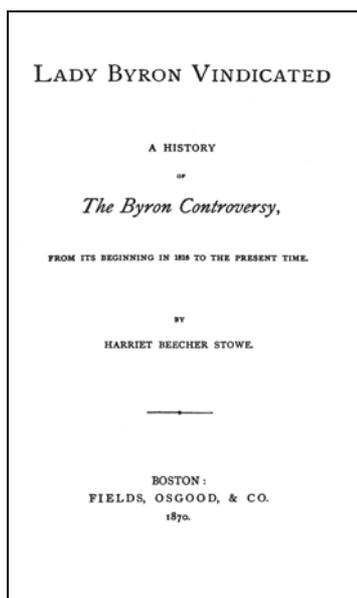
Épilogue : « Une calomnie rétrospective. »

En 1856, quatre ans avant sa disparition, Annabella avait profité d'une rencontre avec la romancière américaine Harriet Beecher Stowe, l'auteur de *La Case de l'oncle Tom*, pour lui révéler le secret dont elle était détentrice depuis 1816, celui de l'inceste avec Augusta (cette dernière s'était éteinte quelques années plus tôt, en 1851). La confidente resta longtemps silencieuse. Comme elle le reconnut, ce fut la publication du livre de Teresa Guiccioli *Lord Byron jugé par les témoins de sa vie* (voir les Dossiers n° 1 et 9) qui l'amena à réagir : à côté du long recensement des qualités morales et sociales de Byron, on y trouvait d'accablants verdicts contre la défunte lady, décrite comme

Une femme dont la jalousie était extrême, qui avait sa manière de vivre arrêtée, des idées inflexibles, une persuasion de profondeur avec une parfaite ignorance du cœur humain, qu'elle prétendait connaître, des habitudes qu'elle n'aurait jamais consenti à modifier, mais qu'elle aurait voulu imposer, une femme qui n'avait aucune analogie de nature avec lui, qui ne pouvait pas le comprendre, qui ne savait trouver ni la route de son cœur ni celle de son esprit, et pour laquelle pardonner devait paraître une faiblesse, non une vertu.⁽⁹⁴⁾

Ce fut assez pour décider Harriet Beecher Stowe à rompre l'hypocrite promesse que lui avait fait faire Annabella. Elle fit d'abord paraître en septembre 1869 dans le *Macmillan's magazine* un article intitulé "La véritable histoire de la vie d'épouse de lady Byron" ("The true story of Lady Byron's married life"), puis elle en publia une version plus détaillée l'année suivante dans son ouvrage *Lady Byron vengée* (*Lady Byron vindicated*).

Le livre, qui inscrivit définitivement la liaison incestueuse dans l'histoire et dans la légende de Byron, déclencha une vive polémique, et engendra une multitude de publications et de contre-publications. Parmi les nombreux livres publiés en Angleterre parut un texte rédigé par le fidèle Hobhouse (devenu lord Broughton), *Récit fait à l'époque de la séparation de lord et lady Byron* (*Contemporary account of the separation of Lord and Lady Byron*). Hobhouse étant mort le 3 juin 1869, ce récit ne fut pas, comme on le lit parfois, conçu en réaction à l'article de Mlle Beecher Stowe ; il fut probablement tiré des mémoires du parlementaire par ses héritiers. Noyé dans le flot, il n'eut pas grand écho. En France, un article parla de « calomnie rétrospective »⁽⁹⁵⁾. Comme souvent, la tempête prit un tour inattendu. L'opinion se retourna bientôt contre la romancière quand il fut su qu'elle avait touché de l'argent pour son article. Paradoxalement, les œuvres de Byron connurent un regain d'intérêt et se vendirent mieux que jamais en Angleterre comme aux Etats-Unis. Le sort s'acharnait décidément contre Annabella.



Pour l'essentiel, le XX^e siècle ne changea guère les termes du débat. En 1952, Robert Escarpit disait de cet « interminable procès » : « Il dure encore. »⁽⁹⁶⁾ Malgré la révélation de nombreux documents importants — utilisés dans les études du petit-fils Ralph Milbanke : *Astarte, a fragment of truth concerning Lord and Lady Byron* (1905) et de Malcolm Elwin : *Lord Byron's wife* (1962) et *Lord Byron's family* (1975) — deux portraits contradictoires et inconciliables perdurent : celui d'une innocente jeune femme victime d'un poète dévoyé, et celui d'une manipulatrice acharnée contre un malheureux poète. La vérité est qu'elle fut sans doute les deux en même temps, pour son propre malheur.

NOTES

Principales abréviations :

BLJ : *Byron's letters and journals* ; éd. de Leslie A. Marchand ; Murray, Londres, 1973-92.

LBW : Malcolm Elwin : *Lord Byron's wife* ; Macdonald, Londres, 1962.

LBF : Malcolm Elwin : *Lord Byron's family : Annabella, Ada and Augusta, 1816-1824* ; Murray, Londres, 1975.

HVS : Ernest J. Lovell : *His very self and voice : collected conversations of Lord Byron* ; Macmillan, New York, 1954.

MAYNE : Ethel Colburn Mayne : *The Life and letters of Anne Isabella, Lady Noel Byron, from unpublished papers in the possession of the late Ralph, earl of Lovelace* ; Constable & Co., Londres, 1929.

MEDWIN : Thomas Medwin : *Medwin's Conversations of lord Byron* ; éd. d'Ernest Lovell ; Princeton U.P., Princeton, 1966.

Le journal de John Cam Hobhouse est cité d'après l'édition de Peter Cochran : *The Diary of John Cam Hobhouse*, <https://petercochran.wordpress.com/hobhouses-diary/>.

- (1) Byron : lettre du 25 mars 1817 à Augusta Leigh ; *BLJ*, vol. 5, p. 190 / lettre du 19 déc. 1816 à Augusta Leigh ; *BLJ*, vol. 5, p. 144 / lettre du 11 jan. 1821 à lady Byron ; *BLJ*, vol. 8, p. 62.
- (2) Annabella Milbanke : Journal, 24 mars 1812 ; MAYNE, p. 35.
- (3) Annabella Milbanke : Journal, 25 mars 1812 ; MAYNE, p. 36 / *LBW*, p. 105.
- (4) Annabella Milbanke : lettre du 26 mars 1812 à sa mère ; *LBW*, p. 106.
- (5) Annabella Milbanke : "Auto-description" ; MAYNE, p. 4-5.
- (6) Byron : Journal londonien, 28-30 nov. 1813 ; *BLJ*, vol. 3, p. 227.
- (7) MEDWIN, p. 32.
- (8) Annabella Milbanke : lettre du 15 avril 1812 à sa mère ; *LBW*, p. 109.
- (9) Annabella Milbanke : journal, 15 avril 1812 ; *LBW*, p. 109 / lettre du 16 avril 1812 à sa mère ; *LBW*, p. 109 / lettre du 26 avril 1812 à sa mère ; *LBW*, p. 111.
- (10) Byron : lettre du 13 sept. 1812 à lady Melbourne ; *BLJ*, vol. 2, p. 195.
- (11) Byron : lettre du 18 sept. 1812 à lady Melbourne ; *BLJ*, vol. 2, p. 199.
- (12) Byron : lettre du 21 sept. 1812 à lady Melbourne ; *BLJ*, vol. 2, p. 202-203.
- (13) Byron : lettre du 18 oct. 1812 à lady Melbourne ; *BLJ*, vol. 2, p. 229.
- (14) Byron : lettre du 17 oct. 1812 à lady Melbourne ; *BLJ*, vol. 2, p. 226.
- (15) Byron : lettre du 18 oct. 1812 à lady Melbourne ; *BLJ*, vol. 2, p. 231.
- (16) Annabella Milbanke : lettre du 22 août 1813 à Byron ; *LBW*, p. 166-167 et MAYNE, p. 57-58.
- (17) Byron : lettre du 25 août 1813 à Annabella Milbanke ; *BLJ*, vol. 3, p. 98-99.
- (18) Cité dans MAYNE, p. 52.
- (19) Byron : lettre du 5 sept. 1813 à lady Melbourne ; *BLJ*, vol. 3, p. 108.
- (20) Byron : Journal londonien, 28-30 nov. 1813 ; *BLJ*, vol. 3, p. 227. Cette phrase est directement suivie par le passage cité dans la note n°6.
- (21) Annabella Milbanke : lettre du 12 mars 1814 à Byron ; *LBW*, p. 191.
- (22) Byron : lettre du 15 mars 1814 à Annabella Milbanke ; *BLJ*, vol. 4, p. 82.
- (23) Annabella Milbanke : lettre du 13 avril 1814 à Byron ; *LBW*, p. 191.
- (24) Annabella Milbanke : lettre du 6 août 1814 à Byron ; *LBW*, p. 202.
- (25) Byron : lettre du 10 août 1814 à Annabella Milbanke ; *BLJ*, vol. 4, p. 155.
- (26) Annabella Milbanke : lettre du 13 août 1814 à Byron ; *LBW*, p. 203.
- (27) Rapporté par Thomas Moore dans *Vie et lettres de lord Byron*. La lettre de Byron fut écrite le 9 sept. 1814 (*BLJ*, vol. 4, p. 169-170).
- (28) Annabella Milbanke : lettre du 14 sept. 1814 à Byron ; *LBW*, p. 208.
- (29) Byron : lettre du 18 sept. 1814 à Annabella Milbanke ; *BLJ*, vol. 4, p. 173-174.
- (30) Byron : lettre du 13 nov. 1814 à lady Melbourne ; *BLJ*, vol. 4, p. 231.
- (31) Annabella Milbanke : récit fait à Harriet Beecher Stowe en 1856 ; *LBW*, p. 231.
- (32) Byron : lettre du 13 nov. 1814 à lady Melbourne ; *BLJ*, vol. 4, p. 231.
- (33) Byron : lettre du 23 déc. 1814 à Annabella Milbanke ; *BLJ*, vol. 4, p. 246.
- (34) Hobhouse : journal, 27 déc. 1814 ; section 16, p. 109.
- (35) MEDWIN, p. 34.
- (36) Byron : lettre du 3 jan. 1815 à lady Melbourne ; *BLJ*, vol. 4, p. 249.
- (37) Lady Byron : "Rapport T", mars 1816 ; *LBW*, p. 250.
- (38) Byron : lettres du 3 et 7 jan. 1815 à lady Melbourne ; *BLJ*, vol. 4, p. 249 et 251-252 / lettre du 19 jan. 1815 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 4, p. 256.
- (39) Byron : lettre du 2 fév. 1815 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 4, p. 263.
- (40) Byron : lettre du 2 fév. 1815 à lady Melbourne ; *BLJ*, vol. 4, p. 262.
- (41) John Cam Hobhouse : journal, 15 mai 1824 ; section 33, p. 41.
- (42) Lady Judith Milbanke : lettre du 27 jan. 1815 à James Burges ; *HVS*, p. 107.
- (43) Byron : lettre du 2 mars 1815 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 4, p. 277.
- (44) Augusta Leigh : lettres du 18 et 31 mars 1815 à Francis Hodgson ; *HVS*, p. 110-111, et 113.
- (45) Lady Judith Milbanke : lettre du 9 avril 1815 à lady Byron ; *LBW*, p. 301.
- (46) A. G. L'Estrange : *The Literary life of the rev. William Harness* ; Hurst & Blackett, Londres, 1871 ; p. 24.
- (47) George Ticknor : journal, 20 juin 1815 ; *HVS*, p. 126.
- (48) Byron : lettre du 12 juin 1815 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 4, p. 297.
- (49) Lady Byron : lettre non datée à Augusta Leigh ; *LBW*, p. 323.
- (50) Lady Byron : "Rapport donnée à ma mère", 18 jan. 1816 ; *LBW*, p. 328.
- (51) John Murray : souvenirs (Samuel Smiles : *A Publisher and his friends [...]*, 1891) ; *HVS*, p. 132.

- (52) Rees Howell Gronow : *Reminiscences* / Walter Scott : journal, 14 sept. 1815 ; *HVS*, p. 131.
- (53) Lady Byron : lettre du 31 août 1815 à Byron ; *LBW*, p. 315.
- (54) Hobhouse : journal, 15 fév. 1816 ; section 19, p. 37.
- (55) Hobhouse : *Contemporary account of the separation of Lord and Lady Byron [...]* ; tirage privé, Londres, 1870 ; p. 14.
- (56) Lady Byron : lettre du 9 nov. 1815 à Augusta Leigh ; *LBW*, p. 324.
- (57) Lady Byron : “rapport donné à ma mère, le 18 jan. 1816” ; *LBW*, p. 343.
- (58) Lady Byron : ajout au “Rapport VX”, 13 mars (?) 1816 ; *LBW*, p. 344.
- (59) Lady Byron : “Rapport A”, 14-15 fév. 1816 ; *LBW*, p. 409.
- (60) Source inconnue ; MAYNE, p. 202.
- (61) Lady Judith Noel : lettre du 23 jan. à lady Byron ; *LBW*, p. 373.
- (62) Byron : lettre du 2 fév. 1816 à Sir Ralph Noel ; *BLJ*, vol. 5, p. 21.
- (63) Lady Byron : lettre du 3 fév. 1816 à Augusta Leigh ; *LBW*, p. 392.
- (64) Byron : lettre du 8 fév. 1816 à lady Byron ; *BLJ*, vol. 5, p. 24.
- (65) Lady Byron : lettre du 1^{er} mars 1816 à lady Noel ; *LBW*, p. 420.
- (66) Hobhouse : journal, 12 février 1816 ; section 19, p. 43.
- (67) Byron : lettre du 23 fév. 1816 à lord Holland ; *BLJ*, vol. 5, p. 31.
- (68) Lady Byron : lettre du 6 mars 1816 à Stephen Lushington ; *LBW*, p. 429.
- (69) Hobhouse : journal, 7 mars 1816 ; section 19, p. 54.
- (70) Byron : lettre du 22 avril 1816 à Augusta Leigh ; *BLJ*, vol. 5, p. 69.
- (71) Caroline Lamb : lettre de l'été 1816 à lady Byron / Mary Millicent Montgomery : lettre du 7 mai 1818 à lady Byron ; *LBF*, p. 94 et 176.
- (72) Lady Byron : lettre du 31 août 1816 à (?) ; *LBF*, p. 103.
- (73) Byron : lettre du 27 août 1816 à Augusta Leigh ; *BLJ*, vol. 5, p. 89.
- (74) Byron : lettre du 1^{er} oct. 1816 à Augusta Leigh ; *BLJ*, vol. 5, p. 109.
- (75) Tels sont les mots employés par Byron dans sa lettre du 31 déc. 1819 à lady Byron ; *BLJ*, vol. 6, p. 260.
- (76) Stephen Lushington : lettre du 13 avril 1816 à lady Byron ; citée par Doris Langley-Moore : *The Late Lord Byron : posthumous dramas* ; Murray, Londres, 1961 ; p. 164.
- (77) Byron : lettre du 29 fév. 1816 à Thomas Moore ; *BLJ*, vol. 5, p. 36.
- (78) Byron : lettre du 18 (?) oct. 1820 à Augusta Leigh ; *BLJ*, vol. 7, p. 208.
- (79) Lady Byron : lettre du 13 juil. 1819 à Thérèse Villiers ; MAYNE p. 283, complété par *LBF*, p. 187.
- (80) Augusta Leigh : lettre des 13-15 oct. 1816 à lady Byron ; *LBF* p. 108.
- (81) Lady Byron : lettre du 1^{er} mars 1820 à Byron ; *LBF*, p. 201.
- (82) Byron : lettre du 3 avril 1820 à lady Byron ; *BLJ*, vol. 7, p. 68. La citation finale est extraite de *La Divine comédie* de Dante, (*L'Enfer*, Chant XVI, v. 43-45) ; l'autre provient du *Macbeth* de Shakespeare (acte III, sc. 2).
- (83) Lady Byron : lettre du 18 mai 1824 à Thérèse Villiers ; *LBF*, p. 238.
- (84) Lady Byron : note du 13 juil. 1821 ; *LBF*, p. 220.
- (85) Hobhouse : journal, 17 mai 1824 ; section 33, p. 54.
- (86) MEDWIN, p. 41 ; citations suivantes p. 43, 38, et 46.
- (87) Lady Byron : *A Letter to Thomas Moore, esq., occasioned by his notices of the Life of the late right hon. Lord Byron* ; Marsh & Miller, Londres, 1816 ; p. 6.
- (88) Hobhouse : journal, 19 mars 1830 ; cité par D. Langley Moore : *The Late Lord Byron*, p. 324.
- (89) Thomas Campbell : “Notices of the Life of Lord Byron by Mr. Moore, and Remarks on those by Lady Byron” ; *The New monthly magazine*, 1830, part 1, p. 377. Voir à ce sujet l'article de Jane Stabler “Thomas Campbell and Lord Byron : a note on the evidence of asterisks”, *The Byron journal* n°33.1, 2005.
- (90) Augusta Leigh : lettre non datée à Francis Hodgson ; citée par D. Langley Moore : *The Late Lord Byron*, p. 335.
- (91) Cette ultime rencontre a été reconstituée par David Crane dans son ouvrage *The Kindness of sisters*, p. 67-131.
- (92) Lady Blessington : *Lady Blessington's Conversations of Lord Byron* ; éd. d'Ernest Lovell ; Princeton U.P., Princeton, 1969 ; p. 99 ; citations suivantes p. 161, 181, et 55.
- (93) James Kennedy : *Conversations on religion with Lord Byron and others, held in Cephalonia, a short time previous to His Lordship's death* ; Carey & Lea, Philadelphie, 1833 ; p. 131.
- (94) [Teresa de Boissy (Teresa Guiccioli)] : *Lord Byron jugé par les témoins de sa vie* ; Amyot, Paris, 1868 ; t. 2, p. 346-347.
- (95) Léon Arbaud : “Une calomnie rétrospective” ; *Le Correspondant*, n°45, 1870.
- (96) Robert Escarpit : *De quoi vivait Byron ? ; “De quoi vivaient-ils ?”*, Deux-rives, Paris, 1952 ; p. 135.

Lady Byron muse de Byron



Alors que de nombreuses femmes, de Mary Chaworth à Caroline Lamb, lui avaient inspiré des poèmes à chaud, pendant qu'il ressentait encore de l'attirance ou de l'amour pour elles, il fallut que Byron fût définitivement séparé d'Annabella pour qu'elle lui inspirât quelques vers. Celle-ci fut extrêmement vexée de n'avoir engendré que des évocations amères et acerbes. Pour Byron, ces poèmes servirent d'exutoire à une haine tenace, mais créatrice, qui culmina avec le portrait de Donna Inez dans Don Juan.

1. "Adieu !" ("Fare thee well !")

(Écrit le 18 mars 1816, complété le 4 avril (?); publié en tirage privé le 8 avril 1816.)

La première version d'"Adieu !" fut écrite le 18 mars, le lendemain du jour où Byron signa l'acte préliminaire de séparation. Il en envoya une copie à l'intéressée sans doute quelques jours plus tard (la date précise n'est pas connue), accompagnée de ces lignes très enjouées :

Très chère Bell — je vous envoie les premiers vers que j'aie jamais écrits sur vous, et peut-être les derniers que j'écrirai jamais. En un tel moment, cela pourra vous sembler de l'affectation, mais cela n'en est pas. On dit que chez toutes les nations, le langage le plus proche de l'état de nature est la Poésie. Je ne sais pas comment cela se peut, mais je le sais.

Vous savez que l'amant, l'aliéné, et le poète sont « tous faits d'imagination ». Je crains que jusqu'ici vous ne m'ayez vu que dans la peau des deux premiers, et j'espère volontiers qu'il n'y a rien chez le dernier qui viendra s'ajouter aux griefs que vous pouvez avoir contre les deux autres. (Lettre du 20-25 (?) mars 1816 à lady Byron ; BLJ, vol. 5, p. 51-52.)

D'abord imprimé sous forme de plaquette, "Adieu !" se retrouva rapidement dans presque tous les journaux d'Angleterre. Ce poème d'une grande lucidité divisa l'opinion, les uns voyant en lui une vibrante déclaration d'amour désespéré, les autres le comprenant comme une insulte à la « pauvre » lady Byron. Cette dernière composa une réponse intitulée "Par toi abandonné(e)" (voir ci-dessous p. 39). "Adieu !" reste l'un des poèmes de Byron les plus célèbres.

Adieu ! et si c'est pour toujours, alors pour toujours adieu : quand même tu ne pardonnerais pas, jamais contre toi mon cœur ne se rebellera.

Je voudrais que ce cœur soit nu devant toi, lui sur qui ta tête a si souvent reposé, tandis que s'emparait de toi ce placide sommeil que jamais plus tu ne connaîtras.

Je voudrais que ce cœur, que tu n'as qu'effleuré, puisse montrer chacune de ses pensées intimes ! Alors tu découvrirais enfin que ce n'était pas bien de le mépriser ainsi.

Bien que le monde te loue pour cela — bien qu'il sourie devant le coup porté, ses éloges mêmes doivent t'offenser, fondés sur le malheur d'autrui :

Bien que mes maintes fautes m'aient fait perdre la face, n'aurait-on pu trouver un autre bras que celui qui m'étreignit jadis pour m'infliger une blessure incurable ?

Pourtant, oh pourtant, ne t'abuse pas toi-même ; l'amour peut sombrer par un lent déclin, mais ne crois pas que d'une soudaine torsion deux cœurs puissent ainsi être arrachés l'un à l'autre :

Toujours le tien poursuit sa vie, toujours le mien, bien que saignant, doit battre ; et la pensée impérissable qui cause la douleur est — que nous pouvons ne plus nous revoir.

Ce sont là mots d'un chagrin plus profond que la plainte poussée auprès des morts ; tous deux nous vivrons, mais chaque lendemain nous réveillera dans un lit de veuvage.

Et quand tu jouiras de ta consolation, quand les premiers accents s'échapperont de notre enfant, lui apprendras-tu à dire « père ! », bien qu'elle doive renoncer aux soins de celui-ci ?

Quand ses petites mains te presseront, quand sa lèvre se pressera contre la tienne, pense à celui dont la prière te bénira, pense à celui que ton amour aurait béni !

Dussent ses linéaments ressembler à ceux que tu peux ne jamais plus revoir, alors ton cœur tremblera doucement d'un pouls qui me sera encore fidèle.

Toutes mes fautes peut-être tu les sais, toute ma démente, personne ne peut savoir ; toutes mes espérances, où que tu ailles, se fanent, mais avec *toi* elles vont.

Chaque sentiment a été ébranlé ; ma fierté, qu'aucun monde n'eût fait plier, plie devant toi — par toi abandonné, même mon âme m'abandonne à présent :

Mais c'en est fait — toute parole est inutile, et les paroles venant de moi plus vaines encore ; mais les pensées, que nous ne pouvons pas brider, se fraient un chemin sans que nous le voulions.

Adieu ! Ainsi désuni, arraché à tout lien proche, le cœur marqué, et délaissé, et détruit, plus que cela je ne puis guère mourir.

2. “Endos à l'acte de séparation, en avril 1816” (“Endorsement to the deed of separation, in the April of 1816”)

(Écrit sans doute le 21 avril 1816 ; communiqué dans une lettre du 5 nov. 1820 à Thomas Moore ; publié dans *Vie et lettres de lord Byron* de Thomas Moore en 1830.)

*Premier d'une série de quatre poèmes destinés à “célébrer” son anniversaire de mariage, ce simple quatrain fut apparemment écrit le jour où Byron signa l'acte de séparation, mais il ne le communiqua à Moore que quatre ans plus tard, dans une lettre contenant également “À Pénélope, le 2 janvier 1821” (voir ci-dessous). Selon lui, le poème ne put être ajouté à l'acte, les avocats « s'y étant opposé, parce que superflu ». Il ajouta qu'un mystérieux ou une mystérieuse « ** » possédait l'original.*

Si “Adieu !” pouvait encore être interprété dans un sens clément, cet “Endos” ne cherche plus à faire dans la nuance. Il accuse clairement Annabella d'avoir prononcé ses vœux à la légère, sinon avec l'intention de les renier. En cela, il préfigure la vision sombre exprimée par Byron jusqu'à la fin de sa vie.

Un an plus tôt tu jurais, tendre femme !
« Pour l'amour, pour l'honneur », et tout le reste :
Tel fut le vœu que tu me fis,
Et ceci te dira exactement ce qu'il valait.

3. “L'incantation” (“The incantation”)

(Écrit entre avril et août 1816 ; publié en décembre de la même année dans *Le Prisonnier de Chillon et autres poèmes*.)

*Dès sa première publication parmi les poèmes intimes et philosophiques qui complétaient *Le Prisonnier de Chillon*, la critique interpréta “L'incantation” comme une malédiction adressée à Annabella. Cela correspondait effectivement à l'humeur de Byron à cette période, qui écrivait à sa sœur : « Je la maudis du fond de mon cœur — & dans l'amertume de mon âme — & j'espère seulement qu'un jour elle éprouvera ce qu'elle m'a*

infligé ; » (lettre du 25 mars 1817 à Augusta Leigh ; BLJ, vol. 5, p. 190). Mais le fait que Byron reprît ce texte pour l'inclure dans *Manfred* montre assez que sa portée allait bien au-delà de ses affaires domestiques. Cette "incantation" étant déjà très connue, nous n'en reproduisons que les st. 5 et 6, celles qui ont le plus de chance de se rapporter à lady Byron.

À partir de tes fausses larmes, j'ai distillé une essence qui a la force de tuer ; puis, tordant ton cher cœur, j'en ai fait venir le sang noir, dans son plus noir jaillissement ; j'ai saisi le serpent qui, comme en un fourré, se lovait en ton propre sourire ; j'ai ôté de ta lèvre le charme qui leur transmet à tous leur mal inaugural : en éprouvant tous les poisons connus, je découvris que le plus fort d'entre eux était le tien.

Pour ta froide poitrine et ton sourire de serpent ; pour tes insondables gouffres d'artifice ; pour ces yeux qui simulent si bien la vertu ; pour l'hypocrisie de ton âme fermée ; pour la perfection de ton art, qui fit passer pour humain même ton cœur ; pour t'être délecté de la douleur des autres, et pour ta fraternité avec Caïn, j'appelle sur toi le sort ! et te contrains à être toi-même ton propre Enfer !

4. "Vers écrits en apprenant que lady Byron était malade" ("Lines on hearing that Lady Byron was ill")

(Écrit probablement en sept. 1816 ; publié en partie dans *Vie et lettres de lord Byron* de T. Moore en 1830, puis en entier dans les *Conversations* de lady Blessington en 1832.)

Instrument de vengeance, "Vers écrits en apprenant que lady Byron était malade" rappelle "L'incantation", avec qui il présente de nombreuses analogies. Le poème est une réponse moqueuse aux tentatives de Mme de Staël de réconcilier les époux Byron durant l'été 1816, comme en atteste la correspondance du poète : « Dire que je suis simplement navré d'apprendre que lady B est malade c'est ne rien dire — mais c'est elle-même qui m'a ôté le droit d'en exprimer davantage. » (lettre du 24 août 1816 à Germaine de Staël ; BLJ, vol. 5, p. 87-88). C'est à une autre dame pleine de bonne volonté, lady Blessington, que Byron fera cadeau du manuscrit.

Alors tu étais triste — pourtant je n'étais pas avec toi ; alors tu étais malade, et pourtant je n'étais pas à tes côtés ; il me semblait que seules la joie et la santé pouvaient régner où je ne suis pas — et la douleur et le chagrin ici ! En est-il donc ainsi ? — il en est comme je l'avais prédit, et le sera plus encore ; car la pensée se replie sur elle-même, et le cœur démolí demeure froid, tandis que l'abattement rassemble les lambeaux déchirés. Ce n'est pas pendant la tempête ni pendant la lutte que nous nous sentons transis et que nous souhaitons ne plus être, mais durant le silence qui suit, sur le rivage, lorsque tout est perdu, excepté une petite vie.

Je suis trop bien vengé ! — mais c'était mon droit ; quels qu'aient pu être mes péchés, tu n'étais pas destinée à être la Némésis qui devait me châtier — et le Ciel n'avait pas choisi un si proche instrument.

La miséricorde est pour les miséricordieux ! — si tu as été de ceux-là, elle te sera accordée à présent. Tes nuits sont bannies du royaume du sommeil ! — On pourra toujours te flatter, mais tu éprouveras une sourde agonie qui ne guérira pas, car tu as semé dans mon chagrin, et dois récolter l'amère moisson de maux aussi réels ! J'ai eu bien des ennemis, mais aucun comme toi ; car contre les autres je pouvais me défendre moi-même, et me venger, ou en faire des amis ; mais toi, en sûreté dans ton implacabilité, tu n'avais rien à redouter — protégée par ta propre faiblesse et par mon amour, lequel n'a que trop protégé et épargné, pour ton bien, certains que je n'aurais pas dû épargner —

Et c'est ainsi que sur la foi du Monde en ta vérité, — sur la folle réputation de ma jeunesse déréglée, — sur des choses qui n'étaient pas et sur des choses qui sont, — sur cette base même tu as bâti un monument auquel le crime a servi de ciment !

Clytemnestre morale de ton époux, tu as taillé en pièces, à l'aide d'une épée insoupçonnée, renom, paix, et espoir — ainsi que cette vie meilleure qui, sans la froide trahison de ton cœur, aurait quand même pu sortir du tombeau de la dispute, et trouver un devoir plus noble que de nous séparer. Mais de tes vertus tu avais fait un vice, trafiquant avec elles dans ton froid dessein, visant la colère aujourd'hui, et l'or dans l'avenir — et achetant le chagrin d'autrui à n'importe quel prix.

Ainsi, une fois entrée dans les voies tortueuses, cette Sincérité première dont tu te louais personnellement, cessa de marcher à tes côtés — mais parfois, avec un cœur ignorant de ses propres crimes, la fourberie, les affirmations incompatibles, les équivoques et les pensées qui occupent les têtes à la Janus — le regard significatif qui apprend à mentir avec silence — le prétexte de la prudence, avec les avantages annexes — l'acquiescement à toute chose qui tend, peu importe comment, à la fin désirée — tout cela trouva place dans ta philosophie. Les moyens étaient dignes de la fin, et la fin est atteinte. — Je n'aurais pas voulu te faire ce que tu m'as fait !

5. *Don Juan (Don Juan)*, Chant I

(Écrit entre juillet et septembre 1818 ; publié en juillet 1819.)

Bien que Byron ait officiellement nié avoir pris sa femme comme modèle de donna Inez, même à son ami Hobhouse (voir le Dossier n° 10, p. 9), tout le monde en Angleterre fit le rapprochement. Une femme « savante », dont la « science préférée était la mathématique » (st. 10 et 12), cela n'était pas si fréquent. Le passage relatif à sa mésentente avec don José, cité ci-dessous, acheva de parfaire la ressemblance. Si ce portrait acerbe exaspéra les défenseurs de l'ordre moral, son humour parfaitement dosé attira au poète la sympathie de nombreux lecteurs.

Le portrait de Donna Inez s'étale de la st. 10 à la st. 48. Nous n'en citerons ici qu'une infime partie, celle qui se réfère le plus explicitement à l'affaire de la séparation, dans la très honnête traduction d'Aurélien Digeon ("Collection bilingue des classiques étrangers", Aubier-Montaigne, 1954 ; t. 1, p. 63-65).



26.

Don José et donna Inez menaient depuis quelque temps une vie plutôt malheureuse, chacun d'eux désirant non le divorce, mais la mort de l'autre ; ils vivaient respectablement comme mari et femme, et leur conduite était celle de gens excessivement bien élevés ; ils ne donnaient aucun signe extérieur de guerre domestique. À la fin cependant le feu qui couvait éclata, et la chose ne laissa plus aucun doute.

27.

Car Inez fit venir apothicaires et médecins, et voulut prouver que son cher mari était fou, mais comme il avait des intervalles lucides, elle décida ensuite qu'il n'était que méchant. Cependant quand on lui demanda ses preuves, on n'en put tirer aucune explication, si ce n'est que son devoir envers Dieu et les hommes lui commandait cette conduite ; ce qui parut fort singulier.

Elle tenait un journal où toutes les fautes de son mari étaient notées, et elle ouvrit même certaines malles de livres et de lettres qu'elle pourrait citer au besoin ; et puis elle avait tout Séville pour l'appuyer, sans compter sa bonne vieille grand-mère (qui radotait). Ceux qui entendirent ses raisons les répétèrent d'abord, puis se firent ses avocats, ses inquisiteurs, ses juges, les uns pour s'amuser, d'autres pour satisfaire de vieilles rancunes.

Et puis, cette femme si bonne, si douce, supportait avec tant de sérénité les malheurs de son époux ! Pareille à ces femmes spartiates d'autrefois qui voyaient tuer leurs maris, et noblement décidaient de ne plus jamais parler d'eux. Très calme elle entendait chaque calomnie se dresser contre lui, et montrait tant de sublimité en contemplant ses tortures, que tout le monde s'écriait : « Quelle magnanimité ! »

6. “À propos du jour de mon mariage” (“On my wedding day”)

(Écrit probablement le 2 jan. 1820 ; communiqué dans une lettre du 2 jan. 1820 à T. Moore ; publié dans *Vie et lettres de lord Byron* de T. Moore en 1830.)

Le premier de ces quatrains reprend exactement une strophe du John Gilpin de William Cowper. Le second brode sur la date « fatale » du 2 janvier. Il ne faut pas oublier que Byron était extrêmement superstitieux, qu'il prêtait attention aux « signes » et croyait à la prédestination.

Aujourd'hui est le jour de mon mariage ;
Et tout le monde va regarder
Si ma femme va dîner à Edmonton,
Et si je dînerai à Ware.

Ou ceci :

Voici une heureuse nouvelle année ! mais en toute bonne foi,
Je vous demande de me permettre de dire —
Souhaitez-moi de vivre autant de mois de janvier que vous voudrez,
Mais le moins possible de ce *jour*.

7. “À Pénélope, le 2 janvier 1821” (“To Penelope, January 2, 1821”)

(Écrit probablement en nov. 1820 ; communiqué dans une lettre du 5 nov. 1820 à T. Moore ; publié dans *John Bull*, le 28 mai 1821.)

Communiqué à Moore avec l’“Endos à l’acte de séparation”, avec le commentaire : « Pour l’anniversaire du 2 janvier 1821, je suis content d’avoir une petite anticipation, que j’ajoute, en cas d’accident — » Comme son compagnon, ce poème s’adresse à lady Byron, mais ne semble pas avoir suscité de commentaire de sa part. Une variante apparaît dans la lettre du 26 fév. 1821 à John Murray, après l’“Ode au 2 janvier 1821”, sous le titre “Sur le même jour, à Médée” (voir BLJ, vol. 8, p. 86).

Ce jour, entre tous, a engendré
Le pire pour toi et moi :
Il y a six ans tout juste nous ne formions qu’un,
Et depuis cinq nous sommes deux.

8. “Le bal de charité” (“The charity ball”)

(Écrit le 10 déc. 1820 d’après T. Moore ; communiqué dans une lettre du 1^{er} mars 21 à T. Moore ; publié en partie dans *Vie et lettres de lord Byron* en 1830, puis en entier par Jerome McGann dans *The Complete poetical works*, vol. 7.)

Ayant appris par des journaux que lady Byron avait été ou allait être la marraine du bal de charité d’Hinckley, Byron ne put résister au besoin de rappeler le peu de charité dont elle avait fait preuve lors de la séparation et avant. Poème de rancœur, “Le bal de charité” n’en déploie pas moins une verve jubilatoire et

souvent juste : la « froideur » d'Annabella, son rigorisme religieux (le « pécheur » de la st. 3), son insensibilité à la souffrance des autres, correspondent parfaitement au portrait qu'ont dressé les historiens.

Hormis deux strophes intégrées à la Vie de Moore, le poème est inédit en français. Faute de pouvoir en donner une version complète, nous en traduisons les cinq premières strophes (deux autres suivent) :

Qu'importent les tourments d'un mari et d'un père, si ses peines en exil sont grandes ou sont petites, puisqu'autour d'elle elle rassemble les gloires pharisiennes, et que la sainte patronne son Bal de Charité.

Qu'importe qu'un nom remontant aux plus anciens et aux plus purs de ces Normands qui appelèrent l'Angleterre leur conquête ait été piétiné et sali pour lui permettre de se venger, puisque la sorcière parraine son Bal de Charité.

Qu'importe qu'un cœur qui, bien que fautif, avait des sentiments, soit amené à des excès qui jadis purent épouvanter — que le pécheur doive souffrir n'est que juste conduite, car la sorcière garde sa charité pour le Bal.

Ainsi se poursuit la danse, et l'on entend la musique ressusciter ces accents que le passé rappelle au cœur cruel — oh oui, car le monde regarde avec admiration la sorcière parrainant le Bal de Charité.

Va, infidèle de sentiment — sinon de personne, remercie l'orgueil et remercie la froideur et l'ennui pour toute cette duperie qui nous empêche de maintenir notre malédiction sur la sorcière parrainant le Bal de Charité.

9. “Ode au 2 janvier 1821” (“Ode on the 2d January 1821”)

(Écrit probablement le 2 jan. 1821 ; communiqué dans une lettre du 26 fév. 1821 à John Murray ; publié dans *BLJ*, vol. 8, en 1978.)

Pour cet ultime poème anniversaire de mariage, Byron donna le choix à son ami Moore entre deux versions très proches. On sent néanmoins que le cœur n'y était plus, et qu'il s'agissait juste de marquer la triste date.

En ce jour je me mariaï & emplï de douleur
Me reprends de ce mariage mais plus encore de celui de mon père.

Ou

En ce jour je me mariaï et déplore
Profondément ce mariage mais celui de mon père plus encore.

Traductions inédites.

“L'incantation” est reprise de notre traduction de *Manfred* (Fougerouse, 2008). Les extraits de *Don Juan* sont donnés dans la traduction d'Aurélien Digeon (Aubier-Montaigne, 1954).

Byron dans les poèmes de lady Byron



Annabella Milbanke écrivait des poèmes bien avant de connaître Byron ; il était donc logique qu'elle continuât de plus belle pendant toute la période où ils se côtoyèrent. Les poèmes rassemblés ici sont pour l'essentiel des réponses à ceux de Byron, témoins involontaires d'un dialogue impossible, mais aussi d'une tendance maniaque à toujours vouloir avoir le dernier mot. Ils sont tous inédits en français.

1.

Thyrza à lord Byron

Oh cesse — ne laisse pas le chant complaisant du passé charmer ton cœur ennuyé ; ne te laisse pas aller au rêve égoïste qui rumine les joies inoubliées —

De sympathie mon ombre ne peut éprouver pour des pensées livrées à la passion humaine ; mais si tu voulais ignorer ma présence et diriger un chant assagi vers le Ciel —

Je ne puis révéler par mes doux murmures le solennel secret des morts, l'heure glacée que tous doivent connaître, l'histoire qu'aucune langue n'a jamais racontée —

Mais je peux apaiser cet esprit torturé que dominant l'effroyable doute & l'angoisse, et t'apprendre où sur Terre te mettre à l'abri de l'inquiétude et échapper momentanément à la douleur.

Et oh ! si jamais dans ce temps disparu le nom de ta Thyrza adorée te fut cher, si jamais sa voix eut le pouvoir d'apaiser ton cœur et de charmer ton oreille ;

Ne va pas sursauter en remarquant que son timbre est altéré : elle n'est pas teintée de désespoir ; tu étais sur Terre l'être le plus cher pour elle, et restes par-delà la tombe son seul souci.

Elle ne te demande que de jouer un humble rôle et de lier ta fidélité au décret du Ciel, d'éloigner les passions de ton cœur, scorie de cette pauvre humanité.

Accepte — c'est tout ce qu'elle peut accorder — cette bénédiction, & le pouvoir de bénir ; tu trouveras la voix de la Religion sous le talisman du Bonheur —

[1812 ?]

La Byronmania

Femme ! à juste titre qualifiée d'« inoffensive créature » ! Qui sans frémir se pique au dard envenimé. Saints cléments ! — vous vous penchez devant la baguette et embrassez le sol sur lequel se tient votre censeur....

Le Byron assagi, par ses pouvoirs magiques contraint tous les cœurs à l'aimer et à lui obéir — commande à notre vanité blessée de se rendormir, nous ordonne d'oublier les *Vérités* qui causent de si profondes entailles, instille dans nos têtes une généreuse candeur qui nous rend douce la tyrannie de notre ami.

Amusante Patronnesse d'une lubie passagère qui appelle le sexe *le plus faible* à l'adorer *lui*, voyez Caro* sourire et soupiner devant son visage dans l'espoir d'imiter chacune des étranges grimaces, et gâter une niaiserie si belle à voir en y apportant les signes d'une Passion plus folle encore.

Faut-il que la Nature humaine soit refondue, et modelée à l'image exacte de votre Idole ? Alors, accordez-moi, Jupiter, d'arborer quelque autre forme, et d'être tout — sauf un singe !!

A.I.M. 1812.

Par toi abandonné(e)

« Abandonné » — oh ! si tu avais été un paria du genre humain à jamais, les lieux déserts et désolés vers lesquels le mépris t'aurait chassé, j'aurais fièrement choisi de les rejoindre, et l'on m'aurait pardonné d'être ainsi ton esclave ;

Et si j'avais enduré le courroux de ta peine, et chaque blessure que ton esprit m'avait infligée, ma seule prière aurait été que plus que tout, dans la souffrance je puisse te rester attachée, et ne jamais d'un regard rappeler les pensées de remerciement que je n'aurais pas entendues.

Mais même ce silence en mon sein fut interrogé, accusé, attaqué comme un crime, jusqu'à ce que se contracte, tout atrophié et misérable, le cœur que le temps ne put glacer :

Mais il faudra qu'elle vienne — l'heure de tes larmes, quand l'orgueil infatué de lui-même fléchira, et que tu admettras mes « années détruites » — ce sort que tu infligeas — *Toi ! Ta* victime ! — mais des ruines cependant émergera une blême et languissante paix, avec un pardon pour l'incalculable mal, et les larmes de la pitié — si l'amour doit cesser.

[1816.]

Traductions inédites.

Titres originaux et sources :

1. "Thyrza to Lord Byron" ; publié par James Soderholm dans son article : "Annabella Milbanke's Thyrza to Lord Byron" ; *The Byron journal*, n°21, 1993 ; p. 37-38. Le poème est une réponse aux deux poèmes intitulés "À Thyrza", parus en complément des Chants I et II du *Pèlerinage du chevalier Harold*, en mars 1812. Comme tous les lecteurs, Annabella Milbanke crut que Thyrza était une femme ; il s'agissait en fait de John Edleston, camarade d'université de Byron, disparu tragiquement en mai 1811.
2. "The Byromania" ; publié par Ethel Colburn Mayne dans son ouvrage : *The Life and letters of Anne Isabella, Lady Noel Byron* ; Constable, Londres, 1929 ; p. 44.
3. "By the [*sic*] forsaken" ; publié par Amelia Murray : *Recollections from 1803 to 1837, with a conclusion in 1868* ; Longmans, Green & Co., Londres, 1868 ; p. 79. Le poème est évidemment une réponse à "Adieu !". Le titre reprend une partie du v. 51 du poème de Byron ; « Années détruites » au v. 19, reprend l'adjectif employé par Byron au v. 59.

* Lady Caroline Lamb (note de lady Byron).